


# L'Eclaireur ou Tableau de moeurs par M. Amédée de Bast



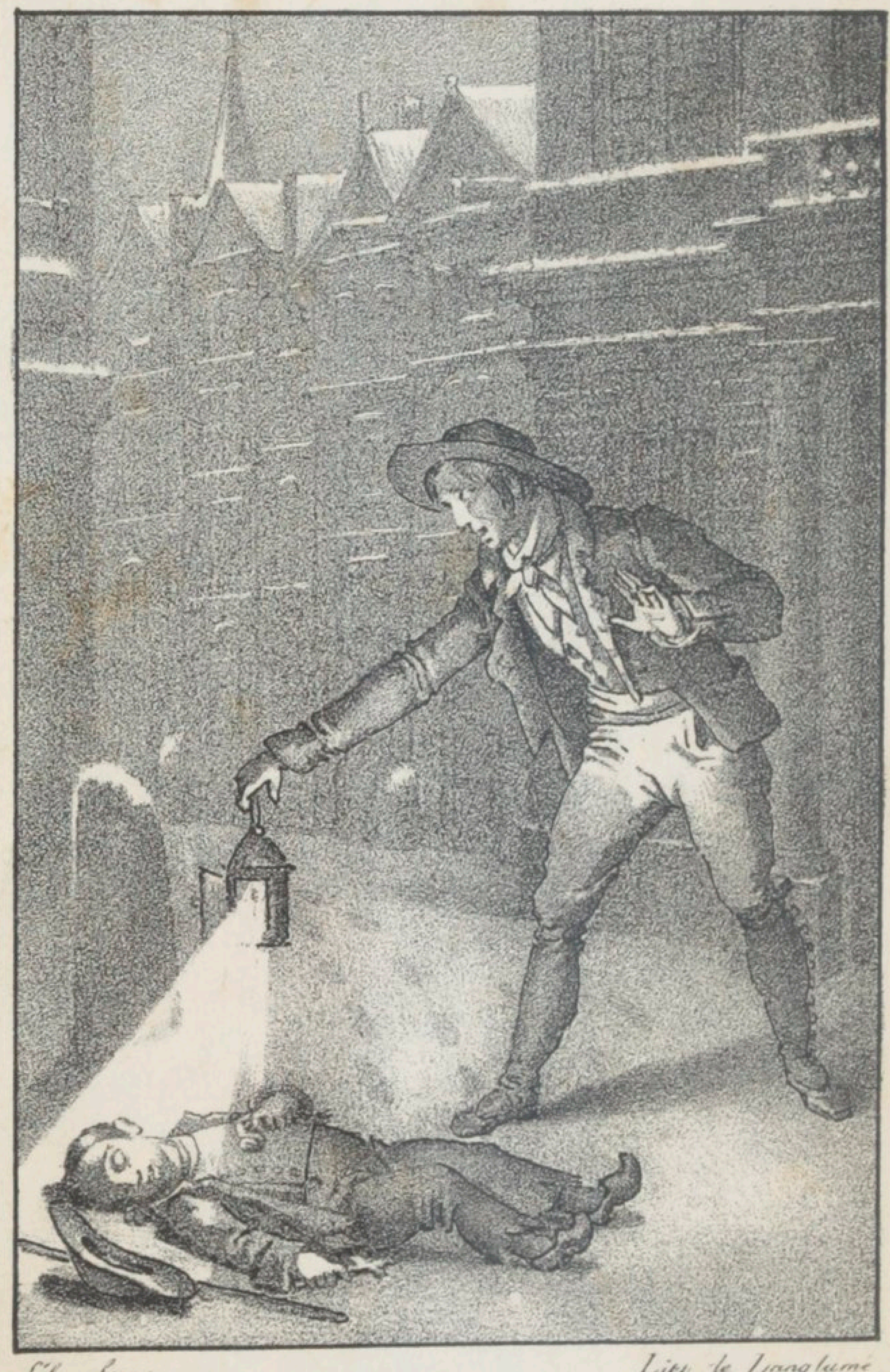


# L'ECLAIREUR.

# ERRATA.

Page VII. Ligne 11. gré â, lisez, gré à.
- 6, - 17. meillieurs lisez, meilleurs.
- 9, - 2. gonflée, lisez, gonflés,
- 11, - 17. qu, lisez, qui.
- 16, - 9, d'encouragement, lisez, d'encouragemens.
- 17, - 3, vient, lisez. vint.
- 27, - 2, dèfunt, lisez, défunt.
- 44, 4, ne vous fait, lisez, ne vous ferait.
- 71, - 16. cachet de, lisez, cachet du.
- 82, - 16, de bonue, lisez, de bonne.
- 132, - 9, tâcheraient, lisez, tacheraient.
- 134, - 1, orpheliu, lisez, orphelin.
- 146, - 8, en fait partie, lisez, en fit partie
- 147, - 1 et 2, es enfans, lisez, les enfans.
- 156, - 3, affecteueux, lisez, affectueux.
- 157, - 7, a la l'artiste, lisez, à l'artiste:
- 193, - 17, vapenrs, lisez, vapeurs.
- 195, - 8, et e, lisez, et je.
- 240, - 16, futurs, lisez, futur.
- Idem. - 19, consins, lisez, cousins.
- 246, - 1 en serre, lisez, enserre.

DE L'IMPRIMERIE DE GOETSCHY.



Seb. Leroy — Lith. de Langlumé

*Il atteignit l'endroit où le petit Alexis succombait*

# L'Éclaireur,

OU

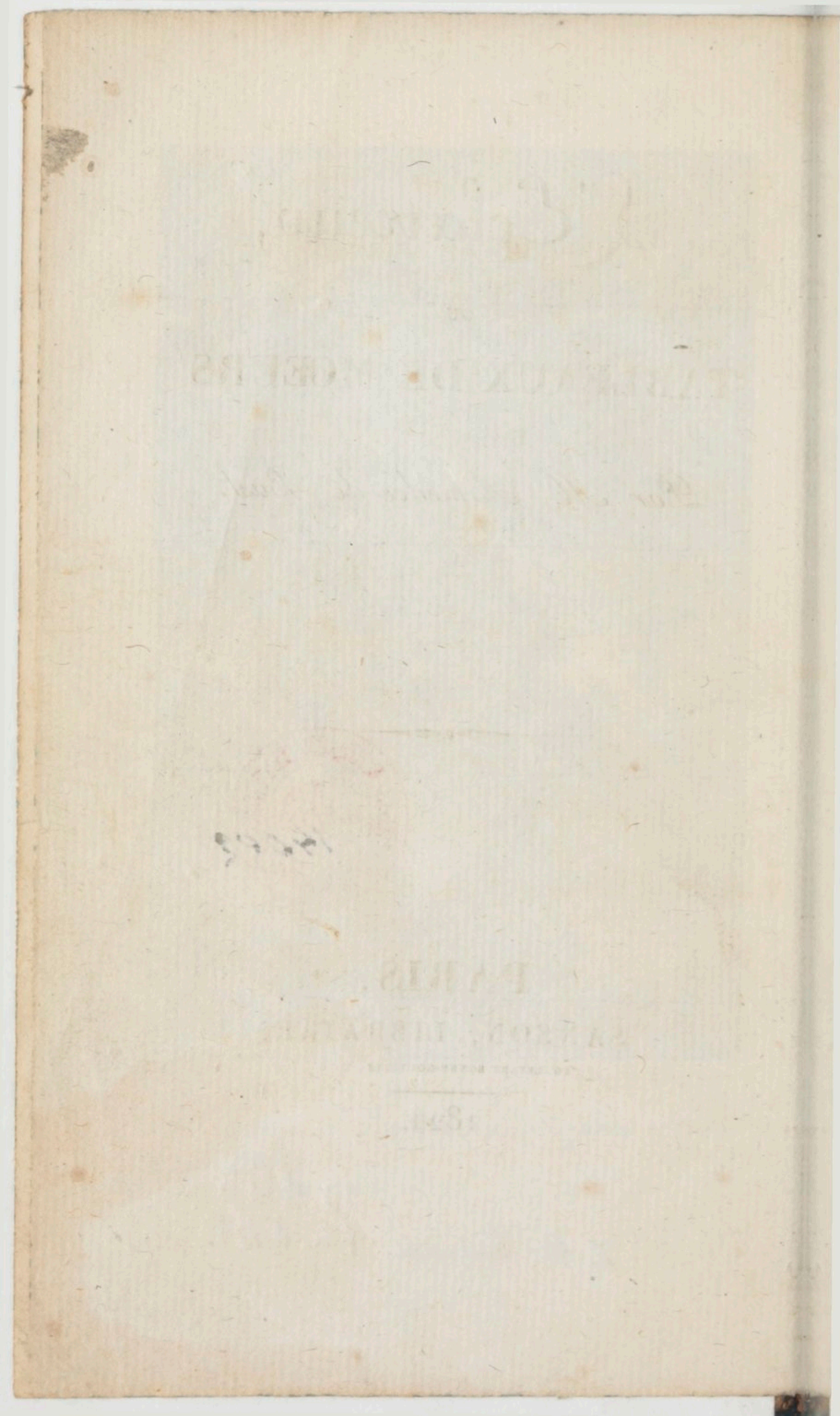
# TABLEAUX DE MŒURS

*Par M. Amédée de Bast.*




PARIS,
SANSON, LIBRAIRE,
BOULEVART BONNE-NOUVELLE, N. 3.

1824.



# PRÉFACE,

OU

## DIALOGUE

### ENTRE UN AUTEUR ET UN LIBRAIRE.

---

*Le libraire.* — Eh Monsieur de l'Olympe, je suis bien votre serviteur. Qui vous amène aujourd'hui de si bonne heure et que m'apportez-vous là?

*L'Auteur.* — Un petit ouvrage, auquel il ne manque qu'une coterie pour être un chef-d'œuvre.

*Le libraire.* — Le titre ?

*L'Auteur.* — L'ÊCLAIREUR.

*Le libraire.*— L'ECLAIREUR !! diable ! c'est une bonne fortune qu'un nom comme celui-là ! Excellent timbre de roman.

*L'Auteur.* — Ce n'est pas un roman.

*Le libraire.* —Bon ! c'est donc une composition historique.

*L'Auteur.* — Encore moins.

*Le libraire.* — Ce n'est point une tragédie?

*L'Auteur.* — Y pensez-vous?

*Le libraire.* — Dame, que sais-je? serait-ce par hasard une satire contre.... j'y suis.... l'ÉCLAIREUR.... prenez-y garde, Monsieur, je tiens à mon brevet, et je n'irai pas pour vous...

*L'Auteur.* — Tranquillisez-vous. Le titre qui vous effraye si fort, décèle tout bonnement un observateur plus enclin à railler qu'à frapper : c'est enfin un enfant naturel qui n'ose pas

se donner dans le monde un air de parenté avec de grands seigneurs... comprenez-vous?

*Le libraire.* — Sans doute. Mais pourquoi faire le moraliste, le frondeur avant trente ans. Vous n'êtes pas mûr, pardonnez ma franchise, Monsieur de l'Olympe, pour lire à livre ouvert dans le cœur humain. Laissez cette tâche difficile à des talens tout formés.

*L'Auteur.* — Vous pourriez avoir raison, si dans mon ouvrage j'avais cherché à soule-

ver un coin du voile qui enveloppe l'âme de l'homme ; mais je n'ai traité que des superficies, et ma main n'a point osé glaner dans un champ où Molière et Labruyère ont fait de si brillantes moissons. Mon ÉCLAIREUR est un album moral qui n'a qu'une seule prétention : celle d'amuser, et s'il présente quelquefois des portraits ressemblans, je crois que l'on pourra absoudre la faiblesse du peintre en faveur de la vérité des poses.

*Le libraire.* — Votre profes-

sion de foi me rassure. Donnez-vous la peine d'entrer dans mon cabinet et nous allons traiter pour ce volume auquel vous pensez sans doute donner des successeurs, si le public l'accueille avec indulgence....

J'entrai, ami lecteur, dans le cabinet du libraire, nous conclûmes l'affaire; mais en lui livrant le manuscrit, il s'aperçut que j'avais oublié une préface. Il me la demanda avec instance : j'étais fort embarrassé; quand par une inspiration

soudaine, je sentis que notre conversation pourrait tenir lieu d'avant-propos. La voici mot à mot : il ne me reste plus qu'à te demander beaucoup d'indulgence ; lis l'ÉCLAIREUR, et ne manque pas, s'il te fait passer quelques instans agréables, d'en conseiller la lecture à tes amis, à tes parens, à tes connaissances. Je t'en saurai gré à la prochaine livraison, et mon libraire aussi....

---

# L'ÉCLAIREUR.

## LE LAURÉAT.

Il semble que le génie ait été jeté sur cette terre comme par hasard; les dieux accordent de grandes récompenses, dès ce monde même, aux vertus humaines; elles sont honorées, chéries, respectées par les hommes; le génie seul, errant comme un proscrit, déshérité de beaux jours et de longues jouissances, paraît être doté par le sort de la plus cruelle indigence et du plus sanglant abandon. L'Albane nous a fait un tableau riche de goût et

de couleurs de la Volupté, et nous la montre assise sur un trône de roses, entourée d'un essaim d'Amours et de Plaisirs ; des chaînes de myrtes fixent les heures fugitives sur ses traces, et des fleurs naissent à l'envi sous ses pas. Dans quelles couleurs l'Albane aurait-il trempé son pinceau pour représenter le génie? Il nous l'eût sans doute montré enveloppé du double manteau funèbre de l'indigence et des frimas, marchant sur un sol affreux, qui ne produit que des monstres, chargé de fers, et peut-être au fond d'un cachot, expiant sa gloire, ses palmes et ses lauriers. Une tempête continuelle est l'existence du génie. Homère distribuant des rayons d'une gloire éternelle, demande un morceau de pain

aux peuples qu'il immortalise ! Le Tasse illustre sa patrie; sa patrie le repousse, il erre à l'aventure, et ses restes seuls montent au Capitole ! Cervantès languit dans les cachots de l'inquisition, et Camoëns, fuyant les abîmes de la mer, trouve la persécution assise sur le rivage où il aborde mourant et victorieux ! Qui pourrait énumérer les destins affreux du génie?

J'ai connu à Bologne un jeune poète, issu d'une famille illustre du grand duché de Toscane. Fernillo, c'était son nom, avait abandonné patrie, fortune, parens et amis pour se livrer tout entier au commerce des Muses. Il n'avait emporté des richesses paternelles, qu'une lyre; et sous le nom et le costume d'un simple étudiant, il

s'était retiré à Bologne où, privé de tout secours et de cette considération accordée par la richesse au luxe et à l'élégance, il vivait dans une petite chambre assez semblable à la chartreuse de Gresset. Un lit peu opulent, une commode qui remontait au pontificat de Sixte-Quint, quelques chaises délabrées, un fauteuil de cuir de Lucques, une petite glace de Venise de 1505, et une table à la mauresque, chargée de livres, de manuscrits et de sphères, formaient tout son ameublement. Sa lyre était suspendue au-dessous d'une Madone, placée dans une niche, et autour de cette image vénérée, Fernillo avait groupé ses palmes et ses prix académiques, des œillets de Padoue, des médailles de Pavie, des

couronnes de Sienne et des anneaux de Trevise. Le brillant éclat de ces trophées littéraires contrastait singulièrement avec les modestes meubles du jeune lauréat. J'étais assez lié avec lui pour risquer quelques réflexions. Comment, lui dis-je un jour, mon cher Fernillo, pouvez-vous subir une indigence qu'il vous serait si facile de faire cesser? Rentrez au sein de votre famille, reprenez votre rang et vos richesses, et faites voir, pour la première fois peut-être, l'alliance de Plutus et d'Apollon. D'ailleurs, en rentrant en possession de vos biens, vous pourrez en faire un usage digne de votre cœur; vous ne serez pas comme ces calculateurs insolens, qui paient l'esprit en monnaie de cuivre,

et la servitude en monnaie d'or; vous soutiendrez, vous encouragerez les hommes de lettres, et le talent timide trouvera toujours en vous un ami, un protecteur et un guide. Qui vous arrête?

Tout, me répondit Fernillo, mon cher Français, en reprenant les prérogatives de mon rang, il faudra reprendre aussi des chaînes que j'abohrre. Mes parens exigeront de mon retour des garanties qui me pèseront, il faudra prendre le parti des armes, de la magistrature ou de la diplomatie; je ne veux ni tuer les hommes, ni les juger, ni les tromper; je veux les éclairer etles rendre meillieurs; je n'aurais été général, magistrat ou ministre que sous un Côme de Médicis, et depuis

long-temps il n'en existe plus. Laissez moi donc à mon indigence, à mon bonheur. J'ai toutes les illusions de la vie, car je suis poète; j'ai tous les plaisirs, car je suis libre.

Désespérant de rendre au monde politique ce moine d'Apollon, et jugeant à-peu-près comme lui les hommes et les choses, je me fis long-temps un bonheur de partager ses triomphes, ses plaisirs, et sa noble indigence.

---

# LA PHÈDRE

## DE LA RUE QUINCAMPOIX.

Nous rions encore aux plaisantes aventures du M. Jourdain de Molière; nous nous moquons de la crédulité, de la morgue de ce bon bourgeois, qui veut à toute force être gentilhomme, nous croyons que l'original n'existe plus, et derrière nous, au parterre, un apprenti Jourdain, échappé d'un comptoir à prix fixe, hausse les épaules, et sifflerait presque Molière par

pur esprit de corps. Il s'en faut bien que la race des bourgeois gonflée d'orgueil soit éteinte ; comme celle d'Agamemnon elle existe, elle fleurit encore parmi nous, et mille exemples pourraient le prouver.

Le fils d'un riche manufacturier de mes amis, qui se trouve commis *au pair* dans un magasin à la mode, m'avait invité, il y a quelques semaines, à assister à la fête de son patron. Je me récusai d'abord, faisant observer à mon jeune ami, que ne connaissant pas le héros de la fête, j'aurais mauvaise grâce à m'aller asseoir à un banquet de famille. Bon, me dit-il. vous aurez cela de commun avec soixante personnes qui ne le connaissent pas plus que vous,

et qui cependant ne laissent pas de sabler son vin de Champagne, et de célébrer ses vertus. Venez toujours, le rôle de parasite, je le sens, ne saurait vous convenir, mais celui d'observateur vous sied à merveille, vous êtes une manière de philosophe; nourri des auteurs du grand siècle, vous me direz si les Turcarets en titus et en frac anglais ne sont pas aussi comiques que les anciens en habit de velours et en perruque à la brigadière.

Je me rendis aux raisons d'Alfred, et le dimanche suivant je m'acheminai vers le village de.... où était située la maison de campagne du marchand, et où la fête devait avoir lieu. Un fossé assez large, des charmilles hérissées de houx et d'épines, bornaient,

du côté de la route, le petit château et le vaste parc de M. Casimir (c'est le nom du bourgeois); des grilles d'un aspect formidable, et défendues par de longues dents de fer, arrêtaient tout court les promeneurs qui, alléchés par l'éclat de la verdure, auraient voulu aller se reposer sous le seul ombrage d'une longue route. Ces précautions, un peu féodales, m'étonnèrent d'abord; mais faisant ensuite réflexion qu'on ne saurait trop se mettre sur ses gardes dans le voisinage d'une grande ville, j'entrai, après avoir préalablement décliné mon nom et mes qualités à un domestique, qui n'avait point de livrée, mais qu portait snr chaque bouton de son habit le chiffre de son maître, comme signature de servitude.

La compagnie, déjà nombreuse, s'amusait en ce moment à regarder une joûte sur l'eau. Alfred, qui me guettait, me conduisit aux premières places, et j'eus la satisfaction de voir tremper à cinq ou six reprises différentes, une douzaine de mariniers qui avaient mis ce jour-là leur adresse et leur agilité aux gages d'une notabilité communale.

On passa ensuite dans un vaste cirque, où étaient préparés des jeux de toute espèce: les dames, montées sur des syrènes de carton, coururent la bague; des chevaliers de l'arquebuse faisaient preuve d'adresse en abattant d'innocentes poupées, des vélocipèdes, des balons, des raquettes; des cerfs-volans, engageaient les jeunes

gens à déployer leurs grâces et leurs forces; il y avait sur l'étang, des bateaux pour les romantiques, et des queues à procédé au billard, pour les Philiberts; tous les goûts trouvaient une pâture facile.

Une boîte, tirée de la maison, annonça le dîner, et chacun abandonna ses armes pour courir vers les portiques du festin. Une table de deux cents couverts, magnifiquement parée, se dessinait sous des lambris de stuc et de verdure. Des valets modestes, prévenans, entouraient le trépied de Comus, et cherchaient à lire dans les yeux du patron, et ses désirs, et les objets de ses affections. Trois services déposèrent en faveur de la magnificence de M. Casimir, et le

bruit argentin de cuillères, qui tourmentaient le moka brûlant dans la porcelaine, donnèrent le signal de se rendre à la salle de spectacle, où l'on devait jouer *Phèdre*, et un divertissement en l'honneur du propriétaire.

Mon plaisir commença au lever de la toile. Jamais, peut-être, Racine n'avait eu de si grotesques interprètes. Thésée était un viel amateur de soixante-cinq ans, dont une première attaque de paralysie avait affaibli les moyens dramatique; Hyppolite, qui pour se conformer au costume Grec, avait emprunté l'aube du serpent de la paroisse, bégayait un peu, et prouvait, par son bras tatoué d'une grenade et d'un cœur enflammé, qu'il avait brûlé pour plus d'une amie, et

qu'il avait traversé plus d'une fois les deux mers qui séparent Corinthe; Théramène était parfaitement au niveau, mais Phèdre absorba l'admiration générale : c'était une femme de cinq pieds trois pouces, qui portait dans ses flancs incestueux, le fruit de quelque Thésée d'arrondissement, ou de quelqu'Hyppolite de faubourg. Elle disait haut et fort, et faisait ressortir merveilleusement les beautés de son rôle: six mouchoirs des Indes et trois foulards, furent humectés des larmes de son repentir et des sueurs de son talent. Le satisfaction générale était au comble, surtout celle des villageois qu'on ávait admis, par grâce spéciale, dans le parterre du théâtre, pour ôter l'humidité générale et augmenter le nombre des admirateurs.

Le divertissement, de la composition d'un ami, termina la soirée La grande comédienne remplit un rôle d'amoureuse, à la mode de Paris, malgré son état de plénitude. On trouva qu'elle chantait aussi bien le vaudeville que les vers de Racine, et on la guetta, au sortir de sa loge, pour l'accabler d'éloges et d'encouragement.

Je m'en allai le même soir, avec quelques-uns de mes voisins, qui ne se souciaient pas de coucher dans cette nouvelle arche de Noé. J'appris, non sans étonnement, que la Phèdre qui avait fait *transir* et *brûler* les spectateurs, était une bourgeoise de la rue Quincampoix, qui enflamée de l'amour des arts, avait quitté son comptoir et s'était enfermée, six mois entiers, avec une doublure de théâtre

royal, pour apprendre à se laisser séduire par Œnone.

Le lendemain Alfred vient me voir; comment avez-vous trouvé notre fête, me demanda-t-il? Si belle, mon ami, lui répondis-je, que je commencerais à désespérer de la liberté parmi nous, si de la prodigalité féodale, nous tombions dans la magnificence marchande; nos Turcarets veulent être des Médicis. Tant pis pour eux et pour nous.

---

## J'AIME MIEUX LES BLEUS.

On ne peut disputer des goûts ni des couleurs, dit le proverbe. Cette remarque s'applique aux arts, aux sciences, aux modes, enfin à tout ce qui est susceptible de faire inpression sur les cerveaux humains. Par exemple, dans la partie inférieure du vêtement, beaucoup de gens mettent de l'élégance et de la recherche : un vieux marquis mettra des bas rouges, un mi-

nistre mettra des bas blancs, un évêque mettra des bas violets. Moi j'aime mieux les bas bleus.

La jeune marquise de Sainte-Luce a des yeux noirs, le vieux comte de Vilromain a les yeux verts; la gentille bourgeoise Aspasie a les yeux bleus. On vante partout l'agrément des yeux noirs et la franchise des yeux verts. Moi, j'aime mieux les bleus.

Dans un temps où l'on fait tant de contes sur tous les sujets, il serait difficile de faire un choix. Vainement nos modernes Hérodotes entassent-ils des miracles, des victoires, des hauts-faits et de grandes actions dans leurs contes gris, blafards, noirs et olives. Moi, j'aime mieux les bleus.

La couleur bleue a quelque chose

de céleste; c'est la livrée du firmament, Quand Jupiter armé de sa foudre précipitait dans les abîmes de la terre les furieux Titans, il est probable que ses immortelles phalanges marchaient à la victoire sous des nuages d'azur, guidées par des enseignes de feu.

## LE PORTRAIT DU DÉFUNT.

Les idées de grandeur ! oh ! les idées de grandeur s'emparent de toutes les classes de la société ; il faut des mots choisis pour désigner les professions, il faut feuilleter les dictionnaires grecs et latins pour donner de nouveaux noms aux plus simples artisans ; et j'ai vu dans mainte occasion mon apothicaire me faire la moue quand je ne le saluais pas du titre de pharmacien, et mes imprimeurs se fâ-

cher tout rouge quand je ne les appelais pas typographes. Qu'il faut donc de soins et de prévoyance aujourd'hui jusque dans les moindres actions! La légitimité des titres marchera bientôt l'égale de l'hérédité des trônes.

Quelques faibles cervelles font rejaillir sur les générations éteintes les parcelles de leur amour pour les dignités. On m'a cité un confiseur qui, de son autorité privée, avait fait son arrière-grand-père distillateur de Charles IX, et un marchand de vinaigre qui avait créé le sien premier moutardier du pape Clément XIV. A en juger par l'aventure qui m'est arrivée dernièrement, cette maladie morale est épidémique.

Entré fort jeune en qualité de lieu-

tenant au régiment de Champagne, j'avais remarqué dans ma compagnie un sergent du même âge que moi, honnête homme, excellent soldat, et fort instruit. Il appartenait à une famille pauvre; l'amour l'avait fait engager, et ne pouvant se placer sous les drapeaux de l'hymen, il s'était rangé sous les étendarts de Champagne : conduite tout-à-fait digne d'un homme de cœur.

Au bout de quelques mois, je crus m'apercevoir que mon sergent commençait un peu à négliger ses devoirs, je le fis venir, et je lui fis une mercuriale sévère. Mon lieutenant, me dit-il, je dois tout vous avouer : vous savez déjà une partie de mes aventures; vous savez que j'adorai une femme

qui devait faire le bonheur de ma vie. Eh bien! une lettre de mon amante m'a appris depuis peu de jours que sa main est libre, et que son cœur est toujours à moi. J'étais soldat par désespoir, je le suis toujours par honneur, mais je ne le serai plus par vocation.

Ta franchise m'enchante, lui répondis-je, retourne à ton poste et viens me trouver dans trois jours. Le sergent partit. J'instruisis mon oncle, lieutenant-colonel du régiment; de ce qui venait de se passer, et lui demandai le congé du sergent; il me fut accordé. Par le crédit d'un de mes amis, intendant de Guyenne, je lui fis obtenir une place honorable à Bordeaux, et j'eus le plaisir de combler de joie

mon brave sergent, qui alla retrouver gaîment sa femme et sa place. En 1795, j'eus occasion de le rencontrer à Poitiers, où il résidait avec sa femme. Il m'emmena chez lui, me fit entrer dans son salon, et me montrant son portrait en pied qu'il avait fait encadrer: Monsieur, me dit-il, vous voyez que je me suis fait peindre en uniforme de sergent de Champagne, c'est le plus bel habit que j'aie porté en ma vie; mon habit de noce m'a paru bien doux; mais mon habit de grenadier m'a semblé bien noble. Je lui serrai la main avec attendrissement, et nous nous quittâmes quelques jours après.

A mon retour en France, j'appris que ce brave garçon était mort, et que sa veuve, fort belle femme enco-

re, avait convolé en secondes noces.

Je m'empressai d'aller visiter l'ancienne amie d'un homme que j'avais estimé. Mad. Mérival (c'était le nom de son second époux) me reçut avec distinction ; nous parlâmes, les larmes aux yeux, de son premier mari. Vous n'avez sans doute pas oublié ses traits, me dit-elle avec effusion, eh bien! vous allez le revoir, j'ai conservé son portrait dans mon boudoir.

Je suivis Mad. de Mérival ; elle me montra le tableau, c'était bien le même que j'avais contemplé en 1795, mais les épaulettes de sous-officier étaient remplacées par des épaulettes de capitaine. Le sergent avait eu de l'avancement..... en peinture. Tout étonné de cette métamorphose ; Qui

est-ce Madame, lui dis-je?.. C'est le portrait du dèfunt, répliqua-t-elle froidement. A cette réponse, si naïvement orgueilleuse, je gardai le silence et m'en allai, en me promettant bien de faire un article sur le *portrait du défunt.*

---

## LE DIMANCHE MATIN.

Après avoir donné les six premiers jours de la semaine à Phébé, à Mars, à Mercure, à Junon, à Vénus, et à Saturne, les anciens consacraient le septième aux larmes et aux regrets, c'était la fête funèbre des dieux mânes. L'agile faucheur qui, tout en moissonnant les générations, ne respecte ni les tables de la loi, ni le livre de fer des coutumes, a changé tout cela, et grâce à ses boulversemens, nous comptons six jours de travail pour un

jour d'allégresse, bien différens en cela des anciens qui comptaient une journée de deuil pour six jours de joie. L'Astrologue, le Soldat, le Marchand, la Sage-Femme, la Fille d'Affaires et le Mineur, travaillent donc sans relâche pendant la durée de six soleils et se réjouissent à la venue du septième. Aussi quelles scènes ravissantes, originales, viennent se groupper dans une grande ville, le dimanche matin! C'est surtout dans ces quartiers populeux qui recèlent, et l'industrie nomade et la beauté plébéienne, qu'on peut voir le plaisir étendre ses rayons fragiles, sur toutes ces physionomies qui s'ouvrent comme le calice des tubéreuses aux premiers regards de l'aurore.

A peine six heures ont sonné, la cloche du commissaire se fait entendre,

le boutiquier, un bonnet de coton sur la tête, s'empresse de balayer sa porte, et on voit les fenêtres se déjoindre, les portes-cochères rouler sur leurs gonds, et les allées s'entr'ouvrir.

Le forgeron, noir de la fumée hebdomaire, s'achemine, la pipe à la bouche chez le perruquier; pour faire disparaître jusqu'aux moindres traces des brasiers de Vulcain. L'active blanchisseuse, perchée à son cinquième étage, étend la main sur son cerceau d'avant-scène, et tâte avec inquiétude, si la seule robe de perkale qu'elle possède, sera sèche pour midi; le modeste commis, armé d'une botte et d'une brosse, s'appuye sur la barre de fer de sa fenêtre, et semble dire, en étalant le fluide brillant sur une tige déjà usée: et moi aussi je suis libre aujourd'hui!

un étage plus bas, la petite couturière, la tête plutôt chargée que couverte d'un mouchoir des Indes fait à Rouen, entre-baille sa croisée pour arroser le seul rosier qui lui reste, et accrocher la cage d'un petit serin, dont le babil lui a fait manquer bien des guimpes et des robes à la vierge.

Cependant les laitières arrivent; les cloches appellent les fidèles, et le tambour de la légion somme, pour la première fois, le garde national paresseux, de se rendre à son poste avant midi. Le portier du coin va à l'église prochaine endosser un baudrier, et se faire suisse; Eliante court à la première messe, car son mari a un emploi à la mairie, et le maire ne peut se rendre qu'à celle-là; la blonde Célestine,

parée encore de la couronne virginale qu'elle portait hier à sa première communion, l'œil inquet, le teint troublé, va trouver son confesseur, la pauvrette a effeuillé une rose en songe et croit avoir vu le démon assis à son chevet avec les aîles du plaisir.

Le commis marchand s'élance de son magasin à prix fixe, pour faire ses excursions à Beaujon et à Tivoli, et l'étudiant laborieux; abdiquant pour quelques heures, et son code et son Broussais, va, nouveau Joconde, chercher les aventures dans les bosquets de Romainville et les lilas du Pré-Saint-Gervais.

Heureuse journée! Le pauvre t'attend avec impatience; l'industrieux artisan sourit à ton aurore! C'est toi

dimanche bienfaisant ! qui fait oublier aux mercenaires les sueurs de la veille et les fardeaux de la semaine.

Chaque couple travailleur fait trève à ses chagrins domestiques, et se dirigeant vers ces plaines de verdure, où le vin de Surène coule à grands flots, où une Terpsychore champêtre fait résonner ses pipeaux, oublie, pour quelques minutes d'allégresses, et les ronces du travail, et les épines de l'indigence. Une divinité salutaire semble conduire ces grouppes utiles sous l'ombrage d'un nonvel Eden, et paraît leur dire : chantez, dansez, amusez-vous ; c'est aujourd'hui dimanche !

---

## LE DIMANCHE SOIR.

Si les plaisirs du riche sont plus brillans, plus fastueux que ceux du pauvre, en revanche ils sont moins vifs, moins éloquens et surtout moins naturels. Dans ces jardins charmans, inondés de lumières et de fleurs, vous ne voyez que des visages tristes, des toilettes uniformes, des fronts chargés d'ennuis, la joie semble prendre, dans ces lieux, un manteau de pourpre qui l'écrase, tandis qu'à la porte,

sa sœur, la joie populaire, couverte de haillons, nargue les soucis, et assise sur les débris d'une feuillette de clairet, excite ses grossiers adorateurs à aimer, à rire et à boire. La monotonie se cache sous les charmilles de Tivoli, et la folie vient secouer sa marote et ses grelots, sous les acacias de la guinguette.

Aussi examinez bien le départ de ces rendez-vous de plaisir des riches et des pauvres : Il est minuit, les portières qui s'ouvrent et se referment, et les cris des laquais annoncent le moment de la retraite ; mille chars légers, glissent sur le pavé électrique, et les chevaux entraînant après eux l'élégant tilbury, où le grâcieux landewlay, s'é-

lancent au milieu des étincelles, vers de magnifiques demeures.

Des deux côtés de la route, voyez au contraire, ces longues processions de plébéïens, ils reviennent de contempler la nature sous les murs de Paris : c'est pour eux la *campagne*, et ils sont aussi fiers d'avoir visité Neuilly ou le bois de Boulogne, qu'un vétéran d'avoir campé sous les murs de Vienne et d'Alexandrie.

Leur allégresse se montre à découvert, elle n'est point prude, car elle est fille du travail et mère de l'industrie. Voyez ces essaims bigarrés en groupes originaux, qui descendent par masses, en se rappelant confusément les plaisirs de la journée, ou en

célébrant par quelques refrains, et le vin qu'ils ont bu, et les belles qui les suivent.

Chaque personnage à son habit de caractère : ce petit homme en habit noisette et en pantalon de nankin clair, qui se détache de la foule pour aller causer plus à l'aise avec une jeune grisette qu'il tient sous le bras, est un honnête commis, qui fait la cour à une petite racommodeuse de dentelles; plus loin, ce grand homme habillé de velours, est un honnête charbonnier, il cherche, il s'inquiète, il appelle en patois... Jeannette... mais Jeannette, sa future, ne lui répond pas; car, quoique simple blanchisseuse de fin, elle veut s'élever jusqu'à la plume, et elle a perdu exprès le bon

charbonnier Thomas, pour se retrouver avec M. de Lafrance, expéditionnaire au bureau du gaz hydrogène; ce gros papa, vêtu d'un habit de sapeur de la garde nationale, promène sa nièce Javotte, qui arrive de son village, et lui fait remarquer, avec une gravité qu'il emprunte sans doute à son costume, et la démarche avinée d'un épicurien de la barrière du Roule, et le chapeau à cornes, surmonté d'une touffe de bleuets, d'un ancien commis de l'octroi, qui revient du moulin Janséniste, avec sa femme, sa fille et son barbet. Plus loin, des bandes joyeuses affrontant la poussière des chars superbes qui roulent derrière leurs talons, entonnent à l'unisson des hymnes bachiques; ils s'unissent, se

divisent, se rejoignent au besoin, on dirait qu'un général habile conduit leurs manœuvres et ménage leurs moyens de salut. Cependant les longues files arrivent à petit pas, sans précipitation, sans chocs, sans encombres, jusqu'au milieu de la ville. Là ces immenses bataillons se divisent et se subdivisent par sections, à mesure qu'on pénètre dans l'intérieur des rues; et des grouppes entiers s'arrêtent, chacun devant sa porte respective.

Le mercier, avant d'ouvrir sa boutique, jette un regard d'inquiétude sur sa devanture, ponr voir si elle n'est pas fracturée en quelqu'endroit.

La petite couturière quitte promptement le bras de son amant, car à la lueur du reverbère elle a aperçu sa

mère, qui l'attend à la fenêtre de son troisième étage ; le garçon apothicaire, en retard d'une heure, est obligé pour se faire ouvrir la porte par son patron, d'ébranler la sonnette réservée aux événemens nocturnes.

On se quitte enfin, on se promet une semblable journée le dimanche suivant, et plein de ces projets d'allégresse. on va se livrer au repos, pour ressaisir, dès le lendemain, le fardeau du travail et de l'activité, sans lequel il n'existe ni plaisirs purs, ni véritable satisfaction, pour l'honnête homme et l'artisan vertueux.

---

## MON ONCLE CÉSAR.

---

Il ne faut pas se fier aux apparences : cet adage n'est que trop vrai, et l'on a occasion chaque jour d'en apprécier toute la sagesse. Qui ne jurerait, par exemple, en voyant mon oncle César, que c'est un de ces vieux débris de nos bataillons invincibles qui ont fait pâlir tant de peuples et ébranlé tant de trônes? Rien n'est pourtant plus faux ; mon oncle César est un ancien entreposeur de tabacs qui n'a fait d'autres campagnes que de Paris à

Belleville, qui n'a vu d'autre feu que celui de son foyer domestique, et qui n'a reçu d'autres blessures que celles de l'amour, et peut-être de l'hymen. A sa démarche grave et martiale, à ses épais favoris, à ses éperons et surtout à sa redingotte bleue, boutonnée hermétiquement depuis le haut jusqu'en bas, force bonnes gens le prennent à son estaminet pour un capitaine de la vielle garde en retraite: à la vérité, sa conversation et ses manières ne démentent en aucune façon la noble opinion qu'on peut avoir de lui, et s'il est permis de se tromper, c'est certainement en le voyant et en l'écoutant pérorer.

A la tête d'une fortune assez considérable, quitte envers les affaires, et

tout entier à ses premières affections, mon oncle César s'est livré exclusivement à son goût dominant pour les armes. A quarante-cinq ans il s'est mis à étudier les classiques militaires, Polybe, Végèce, Frontinus, Xénophon, Guibert, et Montecuculli ont été relus et feuilletés; Vauban a été médité; l'ordonnance de 1791 apprise par cœur, et l'école de bataillon commentée par ses soins. Mieux que tout autre il saura faire l'apologie de la phalange, mettre en évidence le côté faible des légions, disputer sur les inconvéniens des brigades, et raconter l'origine et l'accroissement des régimens. Gardez-vous bien devant lui d'omettre, en racontant un siége ou une bataille, un incident remarquable; il ne vous le pas-

serait pas, il vous interromprait brusquement, et détaillant tout au long les attaques, les charges et les retranchemens, il ne vous fait pas grâce d'un cheval de frise, d'un fossé, d'une redoute ou d'un parapet.

Sa mémoire est d'une vaste étendue; il connaît à fond les événemeus qui ont amené la bataille d'Arbelles, et compterait presque les gens qui ont été tués à Salamine; le parallèle de la tactique de Sésostris et d'Annibal, de Pompée et du Grand-Frédéric, ne lui coûterait rien à faire, et il parle aussi pertinemment des combats du moyen âge, et des batailles de la révolution. Aussi, voyez chaque soir rangée autour de lui cette foule de gobe-mouches qui, guettent les paroles qui vont

s'échapper de sa bouche, et qui, l'œil fixe et le cou en arrêt, attendent en extâse le résultat de ses tableaux animés. Mon oncle César, la pipe à la main, entouré de bouteilles de bierre et de petits-verres, obscurci par un nuage de fumée, tonne, gesticule, surprend et recueille à chaque instant les murmures flatteurs de l'assemblée.

Un roi de France a été surnommé le juste, uniquement parce qu'il était né sous le signe de la Balance. Il faut, d'après ce jugement astrologique, que mon oncle César soit né sous le signe du Lion. L'âge, loin de ralentir son ardeur belliqueuse, ne fait que développer en lui les germes de la vigueur et du courage. Il a fait construire à sa maison de campagne

une espèce de tente, ornée d'un lit de camp, et de deux rateliers d'armures antiques, et par l'influence qu'il a dans son village, il est parvenu à organiser une garde nationale à pied et à cheval, dont il s'est fait nommer le capitaine. Il aime tendrement ses enfans, mais son amour pour eux diminuerait sensiblement s'ils ne prenaient point le parti des armes, car il n'a rien négligé pour leur en inculquer de bonne heure le goût. Dès l'âge de quatre ans, ils portaient des uniformes, et des sabres de fer-blanc, et en finissant leur éducation, il leur a donné tous les maîtres d'arts, d'agrémens, mais surtout des professeurs d'escrime, de trombonne, de saut et d'équitation.

Voltaire disait, du maréchal de Catinat, qu'il eût été aussi bon chancelier qu'habile général. Cette décision n'est-elle pas un peu hasardée, et peut-on raisonnablement penser que mon oncle César eût été militaire distingué, parce que, bourgeois obscur, il rêve des conquêtes, des victoires et des invasions? L'affaire n'est pas facile à juger.

---

## L'HOMME SENSIBLE.

LORSQUE j'entre dans une boutique, et que le marchand ne cesse de me faire un pompeux éloge de sa probité, je m'attends toujours à être trompé; si dans une foule deux amateurs s'entretiennent derrière moi, et lâchent à chaque phrase les noms d'honneur et de délicatesse, je mets aussitôt les mains dans mes poches, dans la crainte d'être volé par ces amans de la vertu. Je suis enfin si convaincu que les

grandes qualités se cachent et ne cherchent jamais la célébrité et l'éclat ; que certains mots, employés par de certains individus, se mêlent dans ma tête à d'autres acceptions diamétralement opposée. Humanité, par exemple, me semble synonyme de charlatanisme ; espoir, de tromperie ; croyance, de duperie. Je me tiens irrévocablement, pour ma satisfaction particulière, aux noms des vertus théologales employées par mes ancêtres : foi, espérance et charité ; je ne sors pas de là.

Il y a des gens, par exemple, qui s'amusent à usurper des réputations singulières. Le conseiller Durvel, mon ami de trente ans, est de se nombre. Son but unique est de se faire passer

pour un homme excessivement sensible; à l'entendre, ses nerfs, comme autant de cordes de luth, sont sans cesse en vibration par l'haleine des plus petits caprices.

Le Soldat Laboureur, de Vernet, lui fait verser des larmes; une romance de Millevoye le fera tomber en syncope; s'il voit un funèbre cortége, il pâlira; un enfant qui présentera une couronne littéraire à l'auteur de ses jours, le fera suffoquer; la tendresse de son âme se répand même jusque sur les êtres les plus grossiers, et on l'a vu dans mille circonstances présenter un flacon d'éther aux naseaux d'un coursier hors d'haleine ou au nez d'un basset éperdu.

Dans un festin, ne lui présentez ni

tête de veau, ni écrevisses, ni cochon de lait. Comme les défenseurs de la foi chrétienne, qui rejetaient les viandes offertes aux idoles, il repoussera avec indignation ces chairs, non déguisées. Au dessert, ne mettez pas surtout la conversation sur lexploitation des mines du Chili, sur la traite des nègres, sur l'araignée de Pélisson, sur le lion d'Androclès, ou sur le chien de Montargis, il n'y tiendrait pas, et ces divers récits troubleraient sa digestion.

Cependant, qu'un innocent, condamné par la justice des hommes, marche au supplice, Durvel se trouvera sur son chemin; qu'un père de famille implore, par le silence de sa dignité, la protection que le puissant

doit au mérite, il ne le devinera pas; qu'un malheureux réclame, sur le banc de pierre de son hôtel, les miettes de ses buffets splendides, le: *Je ne puis rien vous faire,* de l'égoïsme sortira de sa bouche.

Parlez enfin de sa sensibilité aux gens qui ne le connaissent qu'imparfaitement, ou à ces hommes dupes par caractère, de tous les charlatans du monde, ils la loueront bien haut; mais parlez-en à sa femme qu'il délaisse, à ses enfans qu'il néglige, à ses valets qu'il bat, ils vous répondront: Quelle sensibilité!

---

## LA MAITRESSE

### DE L'AMBASSADEUR TURC.

Il faut avouer qu'un étranger, nouvellement débarqué dans la capitale, est bien sujet aux mystifications que voudront lui infliger une poignée de mauvais plaisans, pour qui le scandale est un plaisir, et l'embarras d'autrui une exquise jouissance. J'eus tout lieu de m'en apercevoir il y a environ six mois. Un de mes amis, ou plutôt un Sbrigani me conduisit chez un pré-

tendu baron du Saint-Empire, chez lequel, dit-il, on trouvait une assemblée délicieuse. Vous verrez, me disait-il, en terminant son récit, une femme admirable, magnifique, divine, Mad. de Sainte-Luce, (*tout bas*) qui est la maîtresse en titre de l'ambassadeur turc. Peste, lui dis-je, les infidèles viennent à Paris accaparer nos beautés; le ciel le permet sans doute pour les punir de la rigueur dont ils usent avec leurs femmes; je commence à croire à la loi du Talion. Mais voyons donc cette Mad. de Sainte-Luce.

Comme j'achevais ces paroles, nous entrâmes dans le salon, il me la montra : je la trouvai effectivement très-belle, mais un certain air décidé, empreint sur sa physionomic, me surprit;

j'en fis part à mon Mécène. Je m'en vais vous dire le fin mot, me répliqua-t-il: elle est tenue avec une excessive sévérité dans le palais de l'ambassadeur, et quand elle est au sein d'un petit comité, son caractère, comme un élastique long-temps comprimé, reprend toute sa liberté, car vous devez bien sentir que les amis ne sont pas des Turcs. Si je le sens, lui dis-je, j'en suis convaincu; et j'allai de ce pas faire ma cour à la houri parisienne de son excellence.

Sur le minuit arriva un grand homme jaune, sec et sévère, couvert d'épingles, de bagues et de cachets de pierres précieuses, qui jetaient un éclat fort vif. Il alla s'asseoir sans façon auprès de Mad. de Sainte-Luce,

et parut conter ses raisons avec un à-plomb singulier. Qui est cet homme, demandai-je à mon introducteur, qui jouait pour lui et pour moi, mais toujours avec ma bourse, à une table d'écarté? C'est M. l'ambassadeur, répondit-il : comment, habillé à l'européenne? — Sans doute, mais ne voyez-vous pas qu'il a toujours quelque chose d'asiatique dans sa personne, et ces chaînes à sphinx, et ces pastilles du sérail, qui exhalent une odeur si suave : c'est parbleu bien lui, ou je me tromperais fort. Comme effectivement on avait ouvert les deux battans de la porte du salon à l'arrivée de cet éminent personnage, je m'en allai bien persuadé, ce soir là, que j'avais eu l'honneur de souper, de sauter et

de perdre vingt-cinq louis avec l'ambassadeur turc et sa maîtresse.

Je ne pensais plus à cet honneur insigne, quand, au bout de quinze jours (et je n'avais plus mon Sbrigani, parce que je lui avais refusé le prêt d'une trentaine de louis), je crus apercevoir dans une loge des Bouffes, Mad. de Sainte-Luce avec un individu, qui me parraissait être plutôt un colonel européen, qu'un diplomate mahométan.

Le surlendemain, mes yeux tombèrent sur une baignoire du Gymnase, et j'eus une seconde vision : il me semblait voir Mad. de Sainte-Luce embrassée assez étroitement par un gros agent de change, qui m'avait le matin même vendu pour quelques milliers de

francs de rente. J'admirai encore cet effet d'une imagination prévenue.

Enfin, j'étais allé hier me promener dans l'un des plus délicieux jardins de la capitale, aux montagnes de Belleville, lorsque j'entendis des soupirs assez tendres se marier aux roulades des rosignols et des pinsons qui saluaient le retour du printemps. J'approchai, et je vis très distinctement Mad. de Sainte-Luce, cette femme des événemens, cette privilégiée de mes visions, en tête-à-tête avec un jeune homme (que j'appris être, plus tard, un des appuis de notre Parnasse.) Ils prenaient quelque chose, ce n'était pas des glaces, mais c'était sans doute du rhum ou du nectar, car les coupes étaient vides.

Je m'approchai d'elle. N'ai-je pas l'honneur de parler à Mad. de Sainte-Luce? — Oui, Monsieur. — C'est vous, Madame, que j'eus l'honneur de saluer au bal de M. le baron de....? — Oui, Monsieur. — Pourrai-je sans indiscrétion vous demander des nouvelles de M. l'ambassadeur turc? — De l'ambassadeur turc! Que voulez vous dire? — N'êtes vous pas l'amie, la charmante Almée enfin de cet auguste personnage! — Ah! mon cher Prosper, dit-elle, en se renverssant et riant à gorge déployée sur le jeune homme, moi, la maîtresse de l'ambassadeur turc! cela est délicieux! Non, Monsieur; me dit-elle, en reprenant un air grave, presqu'aussi risible que sa folie, je n'ai pas l'honneur d'être la

maîtresse d'un ambassadeur turc, je ne l'ai jamais été, je ne dis pas que je ne le serai jamais; je suis veuve, libre, et folle comme vous voyez; j'ai en horreur la contrainte, et je ne charge ma vie que de chaînes de fleurs. Répandue dans le monde, je compte des amis dans toutes les carrières, dans tous les partis; je suis l'amie du prince Raymond, du chancelier Duparc, du général Daniès, du banquier Foulor, du poète Ferlage et du député Cernal. Toute entière à mes amis, je glisse, je chante, je soupire avec eux, j'ai bon cœur, bonne tête, bon courage; il ne tient qu'à vous, Monsieur, de mettre ma bonne volonté à l'épreuve; vous êtes l'ami du petit baron, et cette seule recomandation suffirait pour que

je me misse en quatre pour vous. En attendant, souffrez que nous nous retirions, et que nous allions continuer la conversation que vous avez interrompue.

Etourdi de cette vive confession, de cette plaisante sollicitude, je m'aperçus que la maison du baron allemand n'était pas une école de mœurs, et que Mad. de Sainte-Luce, sans être précisémeut attachée à la diplomatie, ne jouait pas dans le monde un personnage beancoup plus élevé que celui d'une maitresse de l'ambassadeur turc.

---

## MON PAUVRE JOSEPH.

---

Malheur à ces âmes de bronze qui ne connaissent pas les douceurs de l'amitié! Ils se dérobent les plus vives jouissances, les plus nobles épanchemens : un poète ancien avait raison de dire qu'il était indigne de connaître l'amour, celui-là dont le cœur était fermé à l'amitié. Hélas! la perversité est donc bien grande, puisque ce titre sacré d'ami se donne vulgairement à des hommes qu'on voit avec indiffé-

rence, et souvent avec mépris. Il faut marcher long-temps dans la vie pour rencontrer un ami pareil à mon pauvre Joseph, et rien au monde ne saurait le bannir de ma pensée, ni les illusions du pouvoir, ni les éclairs de la fortune.

Joseph avait été au collége avec moi, nos études, nos jeux, étaient les mêmes, et si par fois le front de l'un de nous deux était privé de couronne, à la fin de l'année, il trouvait sur le front de l'autre une consolation et une récompense. Une école militaire nous réclama plus tard, tous deux nous obtînmes les mêmes grades : à la première action je fus blessé, qui pansa ma blessure, qui défendit mes jours? Mon pauvre Joseph!

Un jour tombé dans une embuscade, jétais sur le point d'être fait prisonnier : tout-à-coup l'ennemi est attaqué, dispersé; mes fers sont brisés, par qui? par Joseph!

Une affreuse maladie me retenait dans une place du Nord; un voile épais cachait à mon âme, et mon état, et le lieu où j'étais, et jusqu'à la conscience de mon être. Je me réveille un jour au sentiment : que vois-je au chevet de mon lit? Mon pauvre Joseph qui, pour m'arracher à la mort, venait lui-même la braver!

Hélas! l'aveugle destin ne place dans ses balances éternelles, ni le poids des crimes ni celui des vertus! Il frappe, il enlève tout indistinctement : sa main d'airain saisit la pourpre et la bure, le

diadême et le casque; il plonge au même instant, dans les entrailles du néant, la courtisanne effrontée et la vierge timide, le scélérat et le martyr, l'homme vertueux et le traître. Il donne, il enlève, il ravit, il comble, il vole et il rend. Pour moi, il m'a ôté plus qu'il ne peut jamais me rendre: mon pauvre Joseph n'est plus. Seul, près de son monument de verdure, j'ai tracé sur la pierre: *Joseph est ici*! hélas! la mousse a déjà recouvert ces caractères; l'épitaphe n'est plus lisible que pour moi! Mais à quoi bon déplorer sa ruine mon cœur ne suffit-il pas au culte de ses mânes, et d'autres que moi ont-ils besoin d'apprendre que Joseph n'existe plus pour son ami que dans léternité!!...

## LE MARMITON D'UNE EXCELLENCE.

Lors du fameux système de Law, un maître laquais s'était enrichi en quelques semaines : il eût bientôt, comme on peut croire, bronzes, porcelaines, maîtresses, flatteurs, artistes, équipages et hôtel magnifique. L'envie prit tout-à-coup à notre gueux enrichi de faire faire, au défaut d'ayeux, le portrait en pied de la déesse qui lui avait octroyé en peu d'heures

toutes les vertus d'nn faquin comme il faut. Il fait donc venir un peintre célèbre, lui commande son tableau, et finit par lui dire : Vous habillerez ma fortune magnifiquement et sous le plus beau costume que vous pourrez trouvez. — Je vous la draperai à la grecque, répartit le peintre, vous en serez satisfait. — A la grecque, répondit, d'un air dédaigneux, le Crésus de livrée, je ne sais ce que c'est que cela..... Mais tenez, pour trancher toutes les difficultés, mettez-la en robe de chambre de fermier général.

Ce Turcaret ne trouvait rien de beau au monde comme la souquenille brodée d'un maltotier; avait-il tort? Phlegon me disait dernièrement, en me rapportant cette anecdote, que,

quant à lui, il laisserait à la fortune son ancien uniforme, mais qu'il lui mettrait dans les mains une cuisinière bourgeoise ou un confiseur royal. C'est aux fourneaux de Comus, continua-t-il, que j'ai rallumé le flambeau de ma prospérité, et probablement de mon existence; écoutez et jugez :

Malgré vingt sept années de travaux effectifs, j'avais été éliminé de mon administration, il y a quelques mois, seulement parce que mon chef de bureau était borgne, mon chef de division aveugle, et mon directeur général sourd et muet, et que je n'étais ni borgne, ni aveugle, ni sourd, ni muet. Ayant à soutenir une famille nombreuse, l'aspect de la triste situation où j'allais me trouver, me fit reculer

d'épouvante. Un de mes anciens camarades vint me voir, apprit le secret de ma douleur, et me tint ce langage :

Mon cher Phlegon, je ne suis guères plus heureux que toi, mais enfin ; je veux te donner un conseil salutaire, je loge dans un petit hôtel garni de la rue de..., tenu par une fort jolie femme. J'ai pris l'habitude, en rentrant chaque soir, de faire une halte dans sa petite salle. Là, j'ai fait connaissance d'un homme qui se dit son cousin, qui m'a fait des offres de service, et qui, je crois, est sur le point de me faire obtenir un petit emploi assez lucratif. Crois-moi, mets ta fierté de côté, viens avec moi dès ce soir chez mad. de..... je te présenterai au cousin ; il pourra t'être utile.

La nécessité est une terrible assiégeante. Je suivis le même soir, chez son hôtesse, mon vieux camarade qui me présenta à un petit homme roux et velu, dont la mise pittoresque m'aurait, dans tout autre temps, causé une grande envie de rire. Sa figure, ornée de deux larges favoris, était ensevelie dans une vaste cravatte de mousseline écrue; un gilet de velours rouge et noir, sur leqnel pendait une chaîne d'or, couvrait d'une teinte écarlate sa face naturellement blême; une culotte de reps, des bottes à revers, des bas chinés, un habit marron complétaient sa toilette, qui était encore rehaussée d'une longue paire de boucles d'oreilles et d'une large topaze, en forme d'épingle de jabot.

Je lui expliquai nettement mon affaire; il m'écouta gravement, en pinçant de temps à autre sous sa chemise, son gilet de flanelle, ou en roidissant son jabot deplissé. Au bout de trois ou quatre entrevues, mon homme me dit un soir : Votre affaire est en bon train, je crois demain avoir une réponse satisfaisante; dans tous les cas, restez chez vous toute la journée, et si vous recevez une lettre du secrétariat, venez me trouver à l'hôtel du ministre : vous comprenez, n'est-ce pas ? Je fis une grande révérence, et je me retirai

Le lendemain, en effet, ma femme m'apporta une lettre au cachet de ministère. J'ouvris et je lus, avec une satisfaction indicible, l'assurance for-

melle de ma réintégration. Transporté, ivre de joie, je m'arrachai des bras de ma femme et de mes enfans, pour voler auprès de mon cher protecteur qui, la veille, m'avait donné son adresse. J'arrive à l'hôtel, je demande au suisse M. de Belpaille. — Belpaille? dit le suisse; cette familiarité m'étonna beaucoup, Belpaille doit être à la cuisine. Puis, voyant passer un palfrenier: Victor, dis à Belpaille qu'il y a ici un Monsieur qui le demande; asseyez-vous donc, Monsieur. Après quelques minutes d'attente, je vis en effet mon protecteur accourir, le bonnet de coton sur la tête, orné du tablier et de la veste blanche, et tenant d'une main un couteau ensanglanté et

de l'autre un bouquet de persil. Mon protecteur, mon Mécène, le grand réparateur des torts, Monsieur de Bel-paille enfin était marmiton de son Excellence !!!

---

## L'HOMME AUX LEGS.

Il y a une industrie qui ne paie ni patente ni capitation, qui n'est sujette ni aux chances de la guerre, ni à l'embonpoint de la paix, qui n'a besoin pour fleurir ni des discordes civiles, ni des pactes étrangers; je veux parler de l'adulation, non de celle qui se cramponne avec ses griffes de fer aux marches du trône et au pourpoint de la souveraineté, mais de ce petit commerce de soins et de prévenances qui enchaîne certains individus et qui les

rend tributaires d'un homme apte à subir toutes les empreintes, jouer tous les personnages et tous les sentimens. Molière a donné deux beaux modèles de ces spéculateurs inévitables : Tartuffe et Béline du Malade Imaginaire ; mais Thalie arrache le masque sans le briser ; c'est pourquoi, malgré tant et de si hautes leçons, nous voyons tous les jours un si grand nombre d'Orgon et d'Argant.

On a nommé dans le monde le chevalier de Vilbrel l'homme aux legs, et personne, mieux que lui peut-être, ne mérite et n'a mérité ce titre singulier. Vilbrel, depuis l'âge de vingt-cinq ans, n'a point fait d'autre métier que d'être l'ami des hypocondriaques, des généraux voués par leur courage à une mort

certaine, des chefs de parti, et des médecins qui se traitent eux-mêmes. C'est le corbeau qui suit les bataillons fatigués, ou le requin qui escorte le navire frappé de la fièvre. Si vous l'apercevez flairer le loquet de la porte de votre oncle ou de votre tuteur, soyez persuadé que le bon-homme n'a pas deux mois à vivre, mais soyez encore plus convaincu que son entrée dans la maison vous coûtera quelques milliers d'écus. Heureux encore si son active obligeance, si son imperturbable complaisance auprès du moribond ne font ajouter trois clauses au testament, et ne vous privent d'une magnifique maison, d'un bel hôtel ou d'une terre desirée.

Les anathèmes de dix mille héri-

tiers sont tombés sur la tête de Vilbrel, et il ne s'en porte pas plus mal. Loin de là, chaque année voit augmenter sa plénitude physique et son abondance matérielle. Couvert d'un manteau de drap de Sédan, d'une veste de satin turc et d'une culotte de velours de Saint Cyprien, le chevalier de Vilbrel est venu à Paris se dévouer aux utiles fonctions qu'il a exercées depuis avec tant d'art. Il a débuté dans la carrière, par se faire léguer la cave d'un chanoine de Sainte-Geneviève; la garde-robe complète d'un commisaire de la convention arriva bientôt après; une ancienne abbesse d'ursulines lui laissa des contrats et des titres précieux; dès lors, bijoux, campagnes, terres, bois, forêts, chevaux, batterie

de cuisine, bibliothèque montée et château lui survinrent.

Quels singuliers contrastes pourraient contenir ses confessions ? Un catharre peut lui avoir valu une ferme; une cécité trois étincelles; une heure de folie, quinze mille livres de rente, et une faiblesse quatre écrins. Quels ont été ses moyens d'échange ? Un cœur à l'abri des dégoûts physiques et moraux, une âme capable tour-à-tour de vanter l'athéisme et la tartufferie, l'esclavage et la liberté, la débauche et la réforme. Un costume toujours analogue aux dupes qu'il voulait prendre dans ses filets : l'habit de quaker avec les philantropes; d'élégant avec ce ci-devant jeune homme; de marquis avec une coquette rotu-

rière; de brave avec cette actrice, à laquelle on ne parviendrait pas à plaire si l'on n'avait deux mille poils sous le nez et quelque misérable féraille retentissante au talon de ses bottes. Que sais-je, peut-être le manteau de séminariste ou le frac de l'officier, en voilà plus qu'il n'en faut; et si l'on joint à cela sa causerie qui ne lui a point été inutile, qui est hérissée de redoutes et de bayonnettes, avec de vieux généraux, de mandemens et d'excommunications avec des pères de la foi, d'anecdotes scandaleuses et de philippiques de coulisses avec des femmes d'affaires, on sera moins étonné de la rapidité de sa fortune et de son bonheur.

Hommes d'honneur, hommes d'es-

prit, travaillez, déployez un courage opiniâtre dans la carrière qui s'ouvre devant vous, pour être écrasés par le char de l'homme aux legs, riche des dépouilles des familles, et fier de sa bassesse triomphante!

---

## LE GOUVERNEUR

## DE LA SAMARITAINE.

AJOURD'HUI que la fureur de porter des titres honorifiques est à son comble, que, depuis le plus mince versificateur jusqu'au plus petit négociant, chacun arbore ou des guenilles de féodalité ou des haillons de suprématie littéraire ou magistrale, on ne peut guère s'étonner de rencontrer à chaque pas dans le monde, une armée de ces originaux dont les phisionomies ne

démentent pas ordinairement les titres frivoles : des lecteurs, d'anciens conseillers, de sinistres abbés commandataires, d'antiques commandeurs des académiciens grotesques, de pensionnaires de tel ou tel prince, d'officiers de bouche, d'historiographes, de chambellans et de premiers commis. Je ne sais, mais il me semble qu'on pourrait juger certains personnages d'après leurs cartes de visites ; si ce systême n'était pas bon, il aurait du moins le mérite de la nouveauté.

Il y a environ trois semaines, je me trouvais dans un salon. En qualité d'ami de la maison, j'arrivai de bonne heure pour aider l'Amphitrion et l'Alcmène à faire les honneurs de chez eux ; j'étais premier ministre. C'est dans ce poste

éminent que j'eus occasion d'enrichir mes tablettes. Grands dieux ! que de petites vanités furent mises au jour par l'organe des valets ! Je reçus et je vis annoncer tour-à-tour M. le conseiller russe Krikacoff, et M. le comte de Chartres, ville qu'il habite, et par le nom de laquelle il se distingue de son frère qui s'appelle aussi le comte, mais qui demeure à Orléans ; je ne vis pas sans étonnement le grèle agent de change Pillor, s'avancer sous le titre pompeux de consul, et le vaudevilliste Kricq sous celui de licencié ; à des seigneuries espagnoles, à des marquis italiens, à des gentlemens, et à des excellences bavaroises et saxonnes, succédèrent de petits artistes bariolés de noir et de rouge, qui se faisaient ap-

peler chevaliers ; des faiseurs de vers et de prose qui décoraient leurs noms roturiers du *de* d'attente ; des médecins sans malades et des avocats sans cliens qui se qualifiaient des bienheureux noms de docteurs et de publicistes. En vérité, c'était une misère. J'aurais entendu annoncer avec le même plaisir et sans hausser moins les épaules, je crois, le nain du roi de Pologne, la maîtresse d'un histrion, le descendant de Pélage ou de Salomon, le cousin du Grand Turc, le dernier Barmecide ou le seul rejeton des Godefroy ou des Jagellons.

Un homme d'un certain âge, d'une figure respectable, et qu'on avait annoncé sous le modeste nom de M. Dupré, attira mon attention. Je crus que

philosophe et comme moi méprisant les syllabes enflées de ces marionnettes, il m'aiderait dans mes critiques, et pourrait me fournir au moins les traits d'observation qui pourraient m'échapper... J'allai me confiner auprès de lui, dans un bout du salon. Parbleu! Monsieur, lui dis-je en l'abordant, permettez-moi de prendre place ici, je fuis l'étiquette et la cérémonie, et je pourrais presque dire avec le poète:

L'air de la servitude est trop pesant pour moi!

Je commençai alors à effleurer quelques parties du sujet que je me proposais de traiter, et je faisais remarquer à M. Dupré l'air tartuffe d'un grand vicaire, la basse complaisance de ce petit

littérateur normand, le ton altier de ce marchand d'argent, et l'allure grotesque d'un Duguesclin de rencontre, lorsque mon homme me coupa la parole, et prenant un ton tout-à-fait sérieux : Vous êtes caustique, Monsieur, me dit-il, et cependant je suis contraint d'avouer que vous n'avez pas tout-à-fait tort. Aujourd'hui la noblesse, la magistrature, le clergé, voire même la bourgeoisie, ne se conduit plus avec l'aplomb et la vigueur qui faisaient jadis sa force et sa gloire; moi-même, Monsieur, je le remarque avec peine, et j'ai d'autant plus droit de le remarquer, que ma famille a fourni six échevins à la ville de Paris, et que moi-même, gouverneur de la Samaritaine. . . . . .

A ce titre bizarre de gouverneur de la Samaritaine, je ne pus retenir mes éclats de rire, et je me précipitai bien vite en avant pour ne point faire perdre le reste de raison de mon interlocuteur. Par cette singulière rencontre, j'ai éprouvé que tous les fous ne se montrent pas d'abord tels qu'ils sont, et qu'à l'exemple des véritables, plus ils sont fous, et moins ils cherchent à le publier.

---

## UN GOURMAND.

---

L'AMOUR s'envole avec la jeunesse; l'ambition s'évapore avec les dernières années de l'âge mûr; la gourmandise seule a l'étonnant privilége de saisir l'homme au sortir du berceau et de le conduire comme par la main jusqu'à la porte du tombeau, qu'elle lui aide par fois à soulever. La gourmandise est l'enchanteresse de tous les momens et de tous les âges. C'est une fée bienfaisante, qui tient en main la baguette de Moïse et la verge d'Aaron: c'est

une divinité qui compte à son service plus d'esclaves qu'Armide, et plus d'illusions que la Pythonisse d'Endor; c'était enfin, il y a quelques centaines d'années, l'ange tutélaire de Gargantua et de Sancho Pança, et, de nos jours, la nymphe Égérie de nos modernes Numa; non moins puissans en œuvres et en paroles que les deux susdits individus célèbres que nous venons de citer.

Barbichon, a, depuis long-temps pesé dans sa sagesse, tous les avantages de la gourmandise; aussi les gens qui l'ont connu à vingt ans, prétendent qu'il était gourmand; ceux qui l'ont connu à quarante, le proclament savant dégustateur; ceux qui le fréquentent aujourd'hui, lui donnent, d'un

commun accord, la palme de prince des gastronomes, et de sultan de la bombance; et ce titre, il le mérite bien! Toujours à table, toujours entouré de mets et de flacons précieux, il s'érige dans la salle à manger en petit souverain; une dame-jeanne est son premier ministre; la serviette est le grand-cordon de l'ordre dont il est le fondateur, et le couteau de table, le sceptre avec lequel il brise les arrêtes de ses poissons lointains, et de ses carcasses étrangères: une triple haie de satellites entourent sans cesse le siége où il rend ses oracles; mais ses satellites, loin de porter la terreur dans l'âme des assistans, ne leur jettent que des souvenirs de joie; ce sont des Janissaires de Bourgogne, des spahis de

Tokai, des Strélitz de l'Hermitage, des Troibans de Château-Margot, et des Mameloucks de Champagne; tous couverts de bonnets différens, mais tous capables, malgré la couleur dominante, de porter au cerveau du maître des songes brillans d'amour et de plaisir, de concorde et d'abondance. Les repas de Barbichon sont donc de véritables lits de justice, où *l'oiseau du Phase et le coq de Bruyère* sont sûrs de trouver asile et *digestion*. L'impartialité préside à ces festins, et Thémis, souvent exilée de lieux plus redoutables, vient s'y asseoir, et troque un instant son bandeau contre un bonnet de coton, et ses balances contre les casseroles de Comus.

En aucun endroit du monde, Bar-

bichon ne pourrait plus agréablement dévorer sa fortune; il n'y a qu'un Paris pour les gourmands, pour les libertins et pour les escrocs: où trouverait-on, en effet, un lieu plus fertile en carpes et en vestales, en truffes, et en dupes? Il doit bénir le ciel de l'avoir fait si riche, et en France encore! Mais non, grand turc, Barbichon eut fait tomber la tête d'un émir pour un buisson d'écrevisses; marguillier, il eût rossé bedeaux et suisses, pour une part de pain béni; jésuite, il eût rendu tributaire le Paragay, non de ses métaux, mais de ses poissons et de ses quadrupèdes; sans doute partout où il aurait eu de l'argent il eût été gourmand.

---

## LE BAPTÊME D'UN MONARCHIQUE.

---

SINGULIÈREMENT attristé par le dégel et par la fonte inattendue des neiges, avant-hier, assis au pied d'un arbre du Luxembourg, je me réchauffais au soleil en parcourant la Quotidienne, le Drapeau-blanc et les Débats, lorsqu'un coup de main, doucement appliqué sur la forme de mon chapeau, me fit tourner la tête : je reconnus alors mon neveu Beausylphe, capitaine de cavalerie depuis six ans. Que

faites-vous donc là, mon cher oncle? me dit-il en tirant d'une main le col de sa chemise et en sabrant de l'autre avec sa cravache les feuilles mortes étendues sur le sol; vous voilà levé de bien grand matin aujourd'hui; comment votre gouvernante Brigitte, et ma jolie cousine Laure vous ont-elles laissé sortir si bonne heure par le temps qu'il fait? D'honneur, il y a conscience, mais tenez, puisque j'ai eu l'avantage de vous rencontrer, je vais en profiter, et vous débaucher complètement aujourd'hui. Vous connaissez sans doute le petit maître des requêtes, Tonnerdieu, qui s'est marié il y a près de huit mois à la fille de ce commandeur Périgourdin. Eh bien! sa femme est accouchée hier. Comme je suis très-lié avec lui, il m'a offert d'être parrain, j'ai accepté,

et je vais de ce pas à Saint-Sulpice. Venez, mon cher oncle, mon cabriolet est à la porte, on a besoin d'un témoin, vous en servirez, vous reviendrez déjeûner avec nous, et vous contribuerez par vos vieilles anecdoctes de cour, par vos réparties, souvent trop mordantes, à faire écouler agréablement la matinée. — La matinée, lui répondis-je, il est midi passé? — Mon cher oncle, ne disputons pas sur les mots; on appelle matinée en style de bourse comme en style de monde les heures qui séparent le déjeûner du dîner, c'est de midi à sept heures du soir. — Très-bien, lui répondis-je, on s'instruit à tout âge, mais partons et ne faisons pas attendre l'officiant.

Je me levai à ces mots, et reportant

à la marchande de journaux ses feuilles belliqueuses, je suivis mon neveu, qui me hissa dans son wiski, et s'y précipita bientôt lui-même avec une telle vivacité que ses éperons arrachèrent trois mailles de mes bas de soie noire et enlevèrent de vive force une de mes boucles de soulier. Malgré ce petit malheur qui fut réparé en chemin, nous arrivâmes en moins de huit secondes au portail de l'église où se trouvaient confondus des valets fourrés, des pauvres déguenillés, et des curieux armés de parapluies et de livres de messe. Nous entrâmes à la sacristie.

Elle était remplie de gens de toute espèce : les suisses, les bedeaux, les enfans de chœur et les carillonneurs s'évertuaient à prouver leur zèle et leur

intelligence. Ces gens-là aiment assez à voir les équipages s'arrêter à la porte de la maison du seigneur. Mon neveu me présenta au père du nouveau-né, je l'aurais reconnu entre mille à sa figure rayonnante, à sa sollicitude toute paternelle pour le petit néophite, qu'une nourrice, grande comme un cent-suisse, et parée comme la femme d'un maire de village, portait sur ses bras, entouré d'une triple bordure de dentelles et de rubans bleus. Les saluts d'usage furent bientôt échangés, et un coup retentissant de la hallebarde du suisse nous avertit de passer dans la chapelle des fonds. On défila; le père marcha avec la nourrice, mon neveu donna la main à la commère, que j'appris être la veuve du lieutenant-géné-

ral Brulpourpoint, Turenne de seconde ligne, dont la renommée s'étendait à quinze lieues à la ronde, je m'emparai de la main timide d'une jeune demoiselle, sœur cadette de l'accouchée, un viel officier de dragons s'empara de celle d'une marquise en retraite, et le cortége était fermé par de malicieux valets qui riaient sous cape de la joie de leur patron, et de curieux qui s'amusaient aux dépens des uns et des autres.

L'eau lustrale fut répandue sur le front du jeune fruit de l'hymen. On demanda les noms : Mad. la lieutenante-générale fit un signe à mon neveu, qui lui répondit par un geste d'abandon, et Mad. de Brulpourpoint répéta d'une voix aigre, Louis-Gas-

pard-Ignace-Ferdinand-Georges-Elisabeth de Tonnerdieu. Cette série de noms me rappela celui de l'enchanteur chéri de Sancho-Pança, et le mot de *Parafaragaramus* allait tomber de mes lèvres quand je fis la réflexion qu'un homme en herbe, de l'importance de M. Tonnerdieu, ne saurait avoir trop de patrons en cour céleste, et que les protections ne nuisaient jamais nulle part, là-haut comme ici.

La cérémonie achevée, nous montâmes dans la voiture de l'heureux père, et nous arrivâmes à l'hôtel où un magnifique déjeuner était servi; on se mit à table. Dieu sait si les viandes de toute espèce manquèrent, et si les vins de tous les crus fameux se firent attendre! C'était comme un vrai dîner

diplomatique. La politique que je crains, mais qui se fourre partout, arriva : on parla bourrelet et guerre d'Espagne, dragées et révolutions, lisières et conseil des ministres; de grandes questions furent enfin agitées exclusivement entre le Bordeaux et le Lacryma-Christi. On parla d'une croisade contre les Grecs en faveur des Turcs on vota des remercîmens au divan pour le massacre des chrétiens de Cythère et du Mont-Parnasse; on fit la guerre à la Suède, et on alla même jusqu'à se moquer des Anglais et d'un général fameux qui avait été long-temps l'idole et le héros par excellence des honnêtes gens.

Je ne sais où aurait fini ce concert unanime de plaisanteries sanglantes et

d'épigrammes horribles, si un poète, gros, court et rouge, qui avait chanté depuis dix ans, selon lui, une douzaine de naissanes, toutes plus illustres les unes qne les autres, n'avait entonné une hymne bachique sur les douceurs du vin, de l'amour, de la fidélité et de l'état monarchique. Il avait à peine terminé son impromptu, que tirant clandestinement ma montre, je m'aperçus qu'il était plus de dix heures : je me retirai furtivement, honteux de sortir d'un dejeûner à une heure où mes aïeux allaient se coucher.

J'avais à peine gagné l'escalier, que mon neveu courut après moi. Mon cher oncle, me dit-il, ne dites pas à ma cousine que j'ai été le parrain de l'enfant de Mad. de Tonnerdieu. — A

quoi bon, mon cher neveu? — Je vous en prie, mon oncle, elle pourrait croire que..... — J'entends; tu veux bien rendre service à tes amis, mais tu veux cacher le bienfait; Laure n'en saura rien, je t'en réponds. Je me retournais pour l'embrasser, lorsqu'une femme descendant un escalier dérobé, avec un enfant dans les bras, lui fit signe de monter. Mon neveu me quitta, et me laissa en m'invitant à me servir de son cabriolet. J'arrivai chez moi, je pensai à mon aventure du matin, et je fis cette réflexion : aujourd'hui, c'est tout comme autrefois, rien de nouveau.

---

## M. BIENAISE.

Epicure recommandait à ses disciples une parfaite égalité d'âme dans toutes les situations de la vie. Sa doctrine, balancée par celle d'Epictète, et totalement anéantie par les premiers Chrétiens, n'a pourtant pas laissé de traverser les siècles, et de trouver enfin un asile au milieu de ces fastueux amas de maisons décorés du nom de ville, que les peuplades échappées au fer de Tamerlan, ou à la torche incendiaire d'Atilla, bâtirent dans les forêts des

Gaules, dans les marais de la Dalécarlie et dans les sables de l'Ibérie.

Parmi ces joyeux Epicuriens, qui se vantent d'avoir une armure de toile cirée, à l'épreuve des averses du mauvais sort, je place en première ligne mon sergent-major ( de la garde nationale ), M. Bienaise. Personne mieux que lui ne peut donner une définition exacte du bonheur, et sans le taxer d'incrédulité, je crois fermement qu'il a rassemblé sur cette terre de boue les paradis de toutes les religions du globe. Il voit, sans sortir de son arrondissement les houris de Mahomet, les vierges de Brama etc... Il s'enivre à long trait du nectar des dieux payens, de l'hydromel des dieux scandinaves, et de la céleste mâne des divi-

nités de l'Egypte. Il nie l'enfer, car il est veuf, et il ne connaît point de purgatoire, car il ne fréquente ni la société des bonnes-lettres, ni le théâtre de l'Odéon, ni le parterre du Gymnase les jours de premières représentations.

Quel sort est le vôtre, lui disais-je dernièrement, en lui reportant un billet de garde qu'il m'avait expédié pour la messe de minuit; que vous me paraissez digne d'envie! Libre de soins, d'inquiétudes, de ces chaînes si pesantes que la civilisation impose et que l'ambition rêve sans cesse, vous coulez des jours aussi agréables sur les bords de la Seine que jadis Epicure et Bias sous un ciel plus serein. Que voulez vous, me répondit-il, devenu pro-

priétaire de la vie, avec connaissance de cause, j'ai vu que ce n'était qu'un long passage que l'on pouvait paver à sa manière. J'ai vu des gens le paver en grès, d'autres en marbre, un plus grand nombre en pierre, la majeure partie en cailloux, moi j'ai choisi la mosaïque et j'ai bien fait. Comme je marche toujours les yeux baissés, je trouve sans cesse de nouveaux alimens à ma curiosité, et ma marquetterie me présente tantôt un dindon, une autre fois un tigre, souvent un geai; je n'ai donc pas besoin de mettre mon esprit en rapport avec les rois, les grands, les riches et les sots. Je ne suis ni employé réformé, ni capitaliste au ruisseau, ni commissaire des guerres en retraite, ni fournisseur des vivres à demi-solde; je suis

obscur possesseur d'une petite maison, d'un petit quartier de terre, d'un peu d'or acquis honorablement, je suis donc content et je dois l'être. N'allez pas croire que l'âge me fait parler ainsi; j'ai toujours pensé de même; mon refrain a toujours été à toutes les époques, dans les tourmentes comme dans les belles journées : Je suis content.

Dans ma jeunesse, un Gluckiste me donnait-il, en ma qualité de Picciniste, un coup de poing sur mon chapeau? je rispostais par un coup de badine sur la face du fanatique, et je disais : Je suis content.

L'anarchie chassait-elle la monarchie; la république chassait-elle l'anarchie; l'empire chassait-il la république; la monarchie reprenait-elle à son tour

ses droits de huit siècles? Je disais : Je suis, etc.

Ma femme me donnaît-elle trois beaux enfans en deux couches qui m'attiraient d'unanimes félicitations ? Je disais encore : Je suis, etc.

Actuellement encore mon marchand de vin me donne-t-il du Mâcon coupé pour du vin de Bourgogne, première qualité; la demoiselle de la rue des Amandiers, que je charge de blanchir mes manchettes et les glands de mon bonnet à poil, me fait-elle roussir et les unes et les autres? je dis encore : Je suis, etc.

Au premier de l'an, les tambours de ma légion viennent-ils faire à ma porte un bacchanal d'enfer; les orgues de Barbarie s'empressent-ils de venir

tourner sous mes fenêtres des airs italiens au lieu de cette bonne et franche musique de Grétry, de Méhul et de Monsigny? Je dis encore : Je suis, etc.

Enfin, on viendrait m'annonçer à l'instant que les Grecs sont maîtres des Thermopyles, que les soldats du pape ont pris Gibraltar, que les Turcs ont passé les Alpes et que les Persans gravissent les Pyrénées, je dirais toujours : Je suis, etc.

Après cette naïve profession de foi, mon épicurien me quitta en chantant; il avait toutefois reculé mon service de six semaines, et entra dans une pièce voisine. Je ne sais pas si je me suis trompé, mais en gagnant l'antichambre, je vis dans un petit salon

une jenne personne fort jolie qui tenait compagnie à une table chargée de mets délicats et de bouteilles revêtues d'uniformes respectables. Je passai vite! c'était peut-être la demoiselle de la rue des Amandiers : car enfin, dans la rue des Amandiers comme ailleurs.... pourquoi pas?

---

## UN ROMANTIQUE.

COMME tous les provinciaux qui viennent à Paris faire leur droit, et pouffer de rire aux petits cours de littérature faits par de petits immortels, j'ai fait une tragédie. Le sujet est tiré de l'histoire d'Ecosse, et par cela même éminemment romantique. J'ai cru bien faire de soumettre mon ouvrage à une des plus fermes colonnes du romantisme français. Je cherchai, je demandai, on m'enseigna le lettré Lenclume, et je me hâtai, chargé de

mon manuscrit,de mes tablettes et de mon encre,de merendre à son domicile.

Je m'attendais à voir un homme élancé, dont la physionomie, ombragée par une chevelure inégale, ne racontait l'esprit que par deux yeux brillans et noirs. Je le voyais me donnant audience au pied d'un chêne solitaire, ou sur la mousse rare et humide d'un rocher de granit africain. Sans cesse au milieu des vapeurs et des illusions du palais d'Ossian et de Fingal, je comptais écouter ses conseils au bruit d'une chute d'eau cadencée, ou du sifflement de l'aquilon ; sa plume devait être, à mon idée, la pointe d'un poignard rouillé dans les plaines d'Inverness ; son bureau, une large coquille arrachée aux grottes des Orca-

des; sa poudrière, un sablier rempli de la poussière du tombeau de Ruthwen. Son costume, enfin, était tracé dans ma tête, et mon cerveau, aussi ridicule que nos tailleurs à la mode, lui avait taillé un manteau brun, couleur d'Alcyon; des sandales en liége, et une perruque à frimats. Mon désappointement fut énorme.

Le chantre du torrent et des mers terribles avait un bon bonnet de coton sur la tête et une bonne cravatte de Rouen autour du col; sous sa chemise de toile de Courtray on remarquait un gilet de flanelle; et une veste, un pantalon et des mules du palais prouvaient victorieusement que le Trouvère des amours glacés et des soupirs de la tombe avait furieusement peur

de gagner un rhume de cerveau ou un mal de gorge. Assis devant un bureau d'acajou massif, et puisant dans une tête de Grétry ( les têtes d'hommes célèbres servent aujourd'hui d'encriers ) une encre moins noire que ses compositions, il me donna audience ; je commençai ma lecture et j'en étais à peu près à la moitié du second acte, lorsqu'une bonne, assez gentille, vint annoncer que le déjeûner était servi. Remettons la suite après le déjeûner, me dit mon romantique, souvenez-vous avec Boileau qu'un *repas réchauffé ne valut jamais rien*. A cette citation *classique* il me prit par le bras et me fit entrer presque de force dans une salle à manger où gissaient, étendus sur une table, un morceau

de chevreuil, un poulet rôti, un pâté de Lesage, des fruits succulens et quatre bouteilles d'excellent vin. Il n'y avait pas moyen de reculer, et j'imitai autant que possible mon spirituel Mécène qui paraissait avoir une vigoureuse affection pour les mets matériels et compacts.

La lecture et le déjeûner se terminèrent à la satisfaction générale et je m'en allai riche de conseils et de bons avis. Comment diable, me disais-je, en regagnant mon modeste logis, logis tout-à-fait romantique, est-il possible d'écrire des choses si extraordinairement ridicules quand on boit du Bordeaux et du Champagne, et quand on est au régime de la cuisine française. J'ai cru jusqu'à présent qu'il

fallait priser l'indigence pour peindre de si sombre tableaux. Mais je change d'opinion et me voilà convaincu que Macbeth et Athalie, Gilblas et Paul et Virginie, sortent de la même source. C'est celle du génie qui ne connaît ni les genres ni les divisions.

---

## L'HOMME AUX ÉPITAPHES.

Les plaisirs varient selon les caractères : tel homme est en proie aux plus délicieuses sensations en écoutant les accords de Hayden et de Cimarosa; tel autre mugit d'enthousiasme aux sons d'une musique guerrière. J'ai vu des hommes se ruiner pour des oignons et des jonquilles, et d'autres compromettre leur existence future, pour donner des équipages et des diamans à des filles d'Opéra. Il n'est pas rare de rencontrer par le monde des

gens qui placent tout leur bonheur et toute leur félicité dans un énorme amas de bouquins où dans une poudreuse collection d'insectes, de cétacées et de volatiles. Le bonheur de Thermas, est de nager et de faire des armes; celui de Damis est de composer des romans qui n'ont ni queue ni tête; Paulas intente des procès; Segovel apprend des langues mortes; Philips commente de vieux auteurs; Alcunèze, fait des épitaphes; voilà où se réduisent ses occupations, voilà où se place toute sa sollicitude.

Alcunèze n'a pourtant point un extérieur lugubre; ses manières, son costume, sa tournure ne décèlent pas un Pindare de cimetière. Il ne porte ni crêpe à son chapeau, ni badine funè-

bre, ni gants moirés, cependant il n'en est pas moins le chantre des mânes et des génies infernaux. Sans cesse à l'affut des décès, il guette les évolutions de la faulx du trépas, comme un vieux général les manœures de l'ennemi.

S'il vous rencontre dans un cercle, et que votre conversation le touche ou l'intéresse, il s'approchera de vous, vous comblera de caresses, vous embrassera même s'il le faut, dans l'intention de composer avec connaissance de cause l'analyse de vos vertus et de vos qualités domestiques, si le sort venait à vous frapper.

Alcunèze invente par procuration tous les genres d'inscription possibles, propres à être mises sur les

monumens funéraires ; il cite avec orgueil les quatre mille vers qu'il a faits pour le père La Chaise, et les quinze cents lignes de prose qu'il a répandues dans les autres cimetières. Il ne faut pas chercher dans ces petits ouvrages échappés à la verve d'Alcunèze, de l'imagination, de l'esprit ou de l'originalité. Ces compositions ne roulent assez ordinairement que sur les mots de *vertus, d'abattus, de douleurs et de pleurs*. Exempt d'entraves, il s'élève beaucoup plus haut dans la prose que dans les vers : sa sollicitude philantropique va souvent même jusqu'à citer les noms des oncles et des cousins du défunt, avec ses vertus, sa profession, avec le genre de maladie qui l'a conduit au tombeau, l'empla-

cement de sa maison et l'adresse de sa veuve, avec ses qualités privées. Si quelques affaires vous appellent vers Alcunèze, n'allez pas chez lui, vous ne le trouverez pas, mais cherchez-le chez des marbriers, aux pompes funèbres, au cimetière, vous serez sûr de le trouver, inspectant une épitaphe, ou corrigeant un mausolée.

Alcunèze a en horreur les chansons, les rondes et les madrigaux ; il souffre l'élégie, et ne peut entendre que la romance. Le jour de son mariage (car il s'est marié et a épousé la fille d'un maître des cérémonies funèbres), il a banni les couplets de circonstance du festin, et n'a souffert qu'un seul dystique en langage *maure*, sur son hymen. De mauvaises langues

ont prétendu que dès le lendemain il s'était occupé de l'épitaphe de sa femme. Cela paraît fort, ne pouvait-il pas préalablement s'occuper de la sienne.

---

## UN PRÉCEPTEUR.

C'est toi, mon cher Mousophile, toi dont le front fut ceint de tant de couronnes au collége! Que fais-tu de par le monde ? — Je cultive les Muses. Et toi, Argyrophore? — Je hante la Bourse. — Tu as choisi la meilleure part. Mais comme les eaux du Permesse ne sont pas celles du Pactole, j'ai suivi concurremment, depuis quelque temps, la carrière du préceptorat. — Profession honorable s'il en fut. — Honorable, sans doute, mais assez peu

honorée, et encore plus mal rétribuée. — Cependant un précepteur du dix-neuvième siècle n'est plus un pédant hérissé de grec et de latin : ton costume, ta tournure sont loin d'annoncer un fâcheux pédagogue ; et, à quelques originaux près, la race de Métaphrastes et des Bobinets de Molière a disparu sans retour. — Autre écueil, Argyrophore, chez la comtesse d'Escarbagnas, maître Bobinet se bornait à enseigner son Despautère : nous avons changé tout cela. On prétend aujourd'hui qu'un pauvre précepteur soit à la fois homme d'esprit, homme de collége et homme du monde :

« Mais cet heureux phénix est encore à trouver. »

J'ai quitté une maison où cette triple condition était impérieusement exigée :

professeur de marmots, complaisant de madame, secrétaire de monsieur. Après avoir corrigé les thêmes le matin, je me délassais le soir en composant la sublime harangue qui devait, le lendemain, faire retentir la tribune représentative : *Tulit alter honores.* — Et les honoraires, Mousophile? — A peu près nuls : c'est la règle. S'agit-il du professeur de musique ou du cuisinier, du petit maître d'entrechats ou du grand chasseur, on n'y regarde pas, on est prodigue. Quant à l'homme qui s'est imposé la pénible tâche de former le cœur et d'éclairer l'esprit de vos enfans : les temps sont difficiles, la fortune diminuée, les charges multipliées ; et un luxe insolent, et un train fastueux, donnent souvent un

démenti à tout cela ; on marchande ; le traité est conclu, et le couple intéressé de s'applaudir. Madame aura une nouvelle parure ; l'antichambre de Monsieur sera fournie d'un laquais de plus. Qui paiera cela? les retenues faites au juste salaire de l'homme de lettres. Du reste, de superbes promesses : cela ne coûte rien ; et puis une exigeance! « Mon fils, par ordre des médecins, se couche de très-bonne heure, me disoit un tendre père ; le domestique veille près de là, toutefois, il convient, Monsieur, que vous le regardiez dormir. » Mais écoute ce qui vient de m'arriver, et surtout

« Garde-toi de rire en ce grave sujet. »

Dernièrement un ami m'informe que madame la marquise de *** cherche

un précepteur pour son fils. Maison ancienne et riche, place d'or, la pension en perspective, en un mot avenir magnifique. Ces offres brillantes m'éblouissent ; je me décide à tenter l'aventure : on m'annoncera. Hier donc, je me rends à l'hôtel ; un grand laquais tout chamarré m'introduit dans un petit boudoir. Madame la marquise, étendue nonchalamment sur une chaise longue, se réveille à mon aspect ; un chapitre du Renégat avait produit son effet ordinaire sur la dame. On me présente un tabouret, et me voilà subissant un long interrogatoire. Après les questions *obligées* sur mon âge, sur mes répondans, sur mon origine ( car, pour bien des gens, les leçons ont moins de poids dans la bouche d'un

*vilain*, que dans celle d'un gentilhomme.) M. le bachelier, me dit gravement madame la marquise, on m'a fait un rapport favorable sur votre instruction et votre caractère, nous n'insisterons donc pas sur cela ; sachez cependant qu'aux talens d'un littérateur distingué nous voulons que le précepteur de notre fils unisse la connaissance approfondie des langues, qu'il ne soit point étranger à la science des Thénard, des Biot, des Desfontaine ; qu'il possède surtout le dessin, la philosophie *ancienne*, la musique et l'algèbre. Du reste, M. le marquis et moi sommes loin de vouloir un homme *universel*. Celui qui réunira ces différentes qualités, sera l'Aristote de notre jeune Alexandre.

Je ne sais si madame la marquise.... — Ah! j'oubliais de vous prévenir, M. le bachelier, que nous exigeons d'un précepteur une surveillance active de tous les instans : fût-il un Rollin, un Quintilien, il ne pourrait nous convenir, s'il n'avait, sentinelle vigilante, les yeux fixés sans cesse sur son élève. De l'esprit, de l'imagination, de la vivacité caractérisent cet aimable enfant; mais une jeunesse bouillante, et plus tard l'âge des passions.... C'est un sacrifice de quelques années.... — Quel âge, madame, a M. votre fils? — Le vicomte achève son premier lustre.

Le respect profond qu'inspire une dame (et surtout une noble marquise) m'empêcha seul d'éclater de rire à cette

péroraison bien digne de l'exorde. La marquise, la plume à la main, attendait ma réponse. Je m'excusai modestement sur mon insuffisance, et saluai très-humblement la mère de M. l'Alexandre de cinq ans, dont je ne me souciais pas du tout d'être l'Aristote.

Divin Lesage! lorsque tes pinceaux ingénieux traçaient la scène si comique et si vraie du Bachelier chérubin devant le conseiller de Castille, pensais-tu, qu'un siècle plus tard, elle dût se renouveler dans ta patrie!.... *Risum teneas!*

---

## L'ORPHELIN.

O vous heureux citoyens, qui semblez courir à des festins, à des fêtes, à des banquets de famille, ayez pitié de moi. Ma mère, hélas! ma pauvre mère est morte hier et ne m'a point laissé de pain pour aujourd'hui. Un peu de gateau durci était resté abandonné dans le seul meuble que la misère nous avait conservé; mais notre avide propriétaire a tout gardé, le matelas funéraire et le vieux buffet, et ce pain qui, détrempé dans un peu d'eau,

m'aurait fourni ma nourriture aujourd'hui, m'aurait retardé un jour de honte et d'opprobre.

Mais quoi! vous passez rapidement auprès de moi, vous craignez que vos vêtemens ne touchent les miens, vous détournez vos regards? Hélas! la misère est-elle donc contagieuse? les larmes d'un pauvre enfant tâcheraient-elles les couleurs de vos manteaux? craignez-vous que mes mains suppliantes ternissent l'éclat de vos bijoux? Oh! n'ayez pas peur, je ne lève les mains que vers le ciel et vers ma mère qui l'habite ce soir. Ma voix seule vous demande du pain; oui, du pain pour vivre, pour prier Dieu pour vous; je suis si jeune que je ne sais pas mourir!... Donnez-moi du pain! oh! don-

nez-moi une bouchée de pain ! ma mère qui est là haut vous bénira, car elle veille toujours sur son petit Alexis, et en mourant encore elle m'a si fort embrassé ! Son baiser est encore tout froid sur ma joue, sa main glacée tient encore les deux miennes.

J'ai entendu dire à ma mère, qu'intrépide dans les champs de bataille, mon père y avait trouvé une mort glorieuse. C'est en défendant la patrie qu'il a abandonné pour jamais et son fils et sa femme ; prenez donc compassion du fils de celui qui a vengé vos injures. Donnez du pain au pauvre petit orphelin, qui ne peut pas encore en gagner, en mourant comme son père, pour assurer votre sécurité. Du pain, un peu de pain, j'ai tant pleuré et j'ai si faim !!!...

Alexis, le pauvre orpheliu, assis par un temps de neige sur le banc de pierre d'un hôtel magnifique, implorait la pitié de ses concitoyens. La noblesse de ses traits, ses larmes, ses haillons, qui couvraient à peine ses jeunes membres rouges de froid, n'émurent personne. Le vent du nord chassait les piétons; les gens à équipage n'entendent rien, que le bruit des roues de leurs chars. Les sanglots se dispersaient donc avec les flocons de neige qui tombaient autour de lui.

Un pauvre homme, qui demeurait dans le voisinage', alluma sa lanterne. Aux derniers accens de l'infortuné, il descendit et remarqua seulement, sur le banc de pierre du riche, une petite place que la neige n'avait pas encore couverte; il suivit quelques pas dessi-

nés sur ce duvet glacial, et atteignit enfin l'endroit où le petit Alexis succombant sous le triple poids de la douleur, de la misère et de la faim, articulant encore les mots de mère et de pain, tant le sentiment de l'existence est inséparable à cet âge du sentiment de l'amour filial. Le pauvre homme s'efforça de réchauffer le malheureux enfant : soins inutiles, il rendit le dernier soupir entre ses bras. Un petit crucifix et une mèche de cheveux étaient collés sur ses lèvres décolorées. Le malheureux expira ainsi avec tout l'héritage maternel.

---

## LE MALADE

## PAR IMAGINATION.

Si vous rencontrez Cabrias, ne le félicitez pas sur son embonpoint, sur le vermillon de ses joues ou sur sa prestance adolescente, il serait capable de vous quitter brusquement en haussant les épaules. Mais demandez lui comment il gouverne sa faiblesse, informez-vous des ordonnances journalières de son médecin et des drogues délivrées par son apothicaire;

son visage alors prendra une teinte de sérénité, et il vous énumérera obligeamment ses bons jours et ses mauvaises nuits. Son ardente imagination improvisera sur-le-champ des bulletins de sa santé de toute la semaine; lundi, vous dira-t-il, j'ai eu un accès de fièvre, j'ai pris force quinquina et des fumigations; mardi, la musique de l'*Othello* avait tellement offensé mon système nerveux, qu'en rentrant chez moi, le soir même, j'ai été obligé de me baigner dans des flots d'eau de mélisse; mercredi, en sortant de Valérie, froissé par un individu d'assez mauvaise mine, j'ai été contraint de me mettre au vulnéraire pendant deux jours. Enfin Cabrias vous fera passer en revue toutes les douleurs de la se-

maine, heureux encore s'il peut s'arrêter au dimanche. Vainement voulez-vous dans vos conversations avec lui, chercher de brusques transitions, sauter de la flanelle de santé à la guerre d'Espagne, des douleurs rhumatismales au ballet de Cendrillon et des attaques de goutte aux discussions des chambres, il vous écoutera d'une oreille inattentive et finira bientôt par en revenir à ses moutons. D'où peut donc naître cette insupportable manie d'affliger les autres de ses maux imaginaires? D'une source bien connue. Cabrias est riche célibataire et d'un égoïsme à toute épreuve. Il s'est figuré qu'il n'y avait point sur la terre de bonheur sans mélange, et que n'ayant ni inquiétudes au-dehors, ni contra-

riétés au-dedans, il devait y avoir une portion entière de maux attachés à la triste humanité; il s'est donc fait malade, mais malade inamovible, c'est-à-dire, sans mieux ni plus mal. A l'exemple de Scarron, qui prenait le titre de malade de la Reine, Cabrias ne pourrait-il pas briguer auprès d'une puissance du nord ou du midi, celui de malade par brevet d'invention.

---

## LA BAYONNETTE

## ET L'ENCENSOIR.

Chez un chaudronnier, de je ne sais plus quelle rue de Paris, se trouvaient réunis ces jours derniers, une vieille bayonnette et un antique encensoir, gissant au milieu d'un monceau de vieux cuivre et de fers épars; ils se rapprochèrent l'un de l'autre, et tinrent la conversation suivante.

*La Bayonnette.* — Eh bien! vénérable encensoir, votre sort n'est

donc pas plus heureux que le mien! après avoir porté l'encens des mortels vers les voûtes du sacré parvis, vous voilà relégué dans l'arrière-boutique d'un obscur artisan, qui va vous transformer peut-être, d'ici à quelques heures, en casserole ou en grossier chaudron : que je vous plains! je répandrais des larmes sur votre sort, si je n'étais déjà plus malheureuse que vous!

*L'Encensoir.* — Plus malheureuse que moi, y pensez-vous? n'êtes vous pas habituée, informe bayonnette, à subir toutes les épreuves possibles, à endurer le chaud et le froid, les frimas et les tempêtes; mais moi, moi enfermé sous un double chêne dans le paisible enfoncement d'une sacristie,

je ne sortais de ma retraite que pour briller du plus vif éclat, et répandre des torrens de fumée odorante : je suis un instrument de joie et de satisfaction publique, et il fallait un *Te Deum*, au moins, pour me lancer dans les airs au milieu des nuages de fleurs.

*La Bayonnette.* — Votre réflexion me rappelle à moi-même ; oui, je reconnais que nos destins n'ont jamais été égaux, et que vous devez trouver bien plus lourd que moi le fardeau de l'adversité. Lorsque toute sanglante, j'escaladais des murailles et des retranchemens ; lorsque des épées se croisaient sur ma lame redoutable, vous jouissiez, au sein d'un doux repos, d'un bonheur sans mélange. Je bravais le néant, vous rêviez à l'immortalité.

Mais sans vous offenser, très-digne encensoir, malgré la distance immense qui nous séparaient, vous obéissiez à l'impulsion que je vous donnais, je gagnais des batailles, j'amassais des victoires, vous ne faissiez que les célébrer.

*L'Encensoir.* — Quoi, l'orgueil s'empare de vous dans l'état où vous êtes? Que signifient vos insolentes observations?

*La Bayonnette.* — Sans doute, ne dites-vous pas que vous étiez un instrument de joie et de félicité publique. Eh! bien, j'ai pris Berlin, un *te deum*; j'ai pris Vienne, un *te deum*; j'ai pris Milan, un *te deum*; j'ai pris Rome, un *te deum*; j'ai pris Madrid, un *te deum*; j'ai pris Moscou, un *te deum*.

Vous voyez que vous me devez tout le vif éclat dont vous avez pu vous énorgueillir. Quant à moi, frappée sous les murs de Paris, écrasée par un boulet dans un sillon profond, j'ai cessé de voir le jour et le drapeau voilé de mes braves camarades ; je n'ai point accusé la rigueur du destin. Une avide main m'a retirée de mon tombeau, où je gissais entre une vieille plaque de grenadier et un sabre de Mamelouck, pour venir me vendre ici. C'est ici que je dois attendre le sort qui m'est réservé. Puissé-je bientôt reprendre ma place dans ces barrières de fer, jadis si redoutables, et si je suis anéantie, que ce soit au moins sur un champ de bataille !

*L'Encensoir.* — Tu es trop vieille et trop usée.

*La Bayonnette.*—Les vielles bayonnettes, Monsieur l'Encensoir, sont la terreur de l'ennemi, et deviennent le salut de l'Etat.

*L'Encensoir.* — Quant à moi, j'attends qu'on vienne me chercher ; l'or qui brille encore sur quelques parties de ma chaîne, prouve évidemment mon origine, et la fabrique de quelque cathédrale s'empressera de m'acheter au poids de l'or.

Comme l'Encensoir achevait ces dernières paroles, deux hommes entrèrent chez le chaudronnier. Le premier vint commander une batterie complète de cuivre rouge, pour un ministre nouvellement élu, et le second, sergent d'artillerie qui partait pour l'Espagne, vint acheter quelques

armes que l'artisan avait en étalage; il aperçut la bayonnette, en examina la trempe, la fit redresser, et l'emporta.

La batterie de cuisine devait être livrée promptement. Le chaudronnier rassembla en toute hâte tout son vieux cuivre, pour le fondre, le battre et l'étamer, l'encensoir en fait partie.

Nous ignorons, ce que depuis, sont devenus nos héros.

—

## SAUT, SCEAUX, SCEAU, SEAU, SOT.

PARMI les jeux qu'exerçaient es enfans de la Grèce antique, le *saut* n'était pas un des moins en vogue, et il figurait honorablement à côté de la *course*, de la *lutte* et du *ceste*. Il n'est pas nécessaire de sortir de France ni même de Paris pour assister ou quelquefois prendre part à ces nobles jeux renouvelés des Grecs. Ainsi, on *luttait* dernièrement pour entrer à l'Institut;

on se *bat* à coups de poing ou de ceste, si mieux vous l'aimez, au parterre, lors d'une représentation orageuse; Mamurra *court* les dîners et les places; Léno les fauteuils académiques, et quant au *saut*, Mondor, jadis Pasquin, n'a fait qu'un *saut* de l'antichambre au salon, et Champagne, son confrère en livrée, a, tout aussi leste, *sauté* du siège dans la voiture, dont *sa rotondité remplit le dedans*, comme dit mons Hector dans le Joueur.

On peut connaître au moins de nom la fameuse chûte du Niagara, au pays des Iroquois, et n'être pas pour cela un Danville. Les habitans de la capitale contemplèrent il y a peu d'années, une faible et informe parodie de cette sublime horreur de la nature. C'était

vraiment commode pour des individus aux habitudes casanières, de pouvoir admirer de pied ferme, le *saut* terrible du Niagara, sans quitter les rives de la Seine. Il fallait voir comme les petites maîtresses, dont l'intrépidité s'était déjà signalée en dégringolant les montagnes russes, venaient en foule faire le *saut* périlleux. L'Histoire fait aussi mention du *saut* de Leucade. Autres temps, autre mœurs. Je doute fort qu'on rencontrât ailleurs qu'à l'Opéra une Sapho qui voulût en amener la mode, et imiter l'exemple de l'illustre Lesbienne.

Du *saut* à la danse; il n'y a qu'un pas; et quand on parle de danse, peut-on oublier *Sceaux*, le chef-lieu des domaines de la Terpsichore cham-

pêtre? Il ne s'agit point ici du *Sceaux* témoin de tant de fêtes brillantes, et qui réunissait, il y a un siècle, sous les auspices d'une princesse aussi aimable que spirituelle, tout ce que la cour et la ville renfermait de femmes charmantes et de beaux esprits; c'est le *Sceaux* dansant, qui voit tous les dimanches d'été accourir par centaines des amateurs de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui ne se laissent point éblouir par les bals fastueux du Ranelagh, d'où la simplicité et la liberté villageoise sont bannies. Entendez le long de la route ces Automédons de louage excitant leurs rossinantes qui bronchent à chaque pas, et bien que leurs sapins soient remplis jusqu'au faîte, crier aux piétons d'une

voix rauque : *Encore un pour Sceaux* ! On prétend que la portion du parc où se trémoussent si joliment ces bons bourgeois, aux accords des Orphées rustiques, était jadis une ménagerie... *risum teneatis*.

Mettre le *sceau* à une chose, c'est la terminer, n'importe comment. La mort met le *sceau* aux grandeurs humaines. *Athalie* a mis le *sceau* à la réputation de Racine. *Ipsiboé* mettra le sceau aux chefs-d'œuvre de M. d'Arl...

A l'imitation du divin ouvrier qui de rien a fait tout, le génie créateur, fait féconder le champ le plus aride. Un chétif *lutrin* prouva, d'une manière victorieuse, que ce correct *auteur de quelques bons écrits*, était véritablement poète. Un *seau* enlevé inspi-

ra au Tassoni un poème extrêmement agréable : il sut puiser avec ce *seau* aux sources d'Hippocrène.

La *Secchia rapita* assigne à son auteur une place très-distinguée sur le Parnasse italien.

*Stultorum infinitus est numerus* disait, il y a quelque mille ans, le grand roi Salomon. Il est à croire que de nos jours il persisterait dans son dire. De son côté, un poète a dit : Les *sots* sont ici bas pour nos menus plaisirs. D'après cela, nouveaux Démocrites, loin de nous affliger de cette légion de *sots*, le plus court est d'en rire.

Tel jeune fou qui n'a consulté ni son esprit ni ses forces, et qui rime en dépit de Minerve, se donne effectivement le titre d'enfant d'Apollon. Le

dieu des vers ne serait-il pas en droit de lui dire avec Mad. Pernelle?

.... Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils...

Tel autre a de la naissance de la fortune, du crédit dans le monde; tout cela ne satisfait pas encore son amour-propre. Un beau matin il s'est dit : Soyons auteur, *haud mora*, à l'exemple du bienheureux Scudéri. Comme lui gentilhomme, le voilà qui donne volume sur volume, édition sur édition; laissant tomber de sa trop fertile plume des écrits qui semblent être formés en dépit du bon sens, où la grammaire et le goût sont à chaque page outragés. Tant y a qu'il parvient à se faire un nom... ridiculement fameux. Les Aristarques de jeter feu et

flamme, et malgré leurs justes critiques, ces burlesques productions trouvent encore ;

Quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire

## LE COUSIN FRONSAC.

Taisez-vous, Messieurs; Mesdames quittez un instant le journal des Modes et le Courrier, voici le cousin Fronsac qui a débarrassé ses quatre pieds de hauteur et ses dix-huit pouces de rotondité d'un énorme manteau à glands d'argent; et qui s'est élancé dans le milieu du salon, entre une bergère et un canapé. Il heurte les grouppes, il salue humblement la maîtresse de la maison, distribue des in-

clinations aux douarières, des sourires aux jeunes gens, et quelques doigts affecteueux à des fashionables habituels... Cinq minutes se sont à peine écoulées, et le voilà de cinquante francs aux paris de la table de jeu, de cent francs dans une gageure sur la hausse des effets publics, et d'un tiers dans une partie de billard, qui doit avoir lieu demain à dix heures au café Anglais ou chez Tortoni. Mais de grâce, prètons une oreille attentive à ses discours rapides, à ses éclairs d'esprit, qui s'échappent par bouffées de son ardente imagination. Quels mots incohérents sortent à la fois de mille bouches : Talma!... La vieille garde... Régulus... Quatre pour cent... Léonidas... Les Pyrénées... Tartuffe... Les

Jésuites... Carte... L'artillerie... Si vous voulez... Une pointe... La vole...

Fronsac, plus heureux que vous et moi, voit tout, entend tout, répond à tout, il cite un bon mot au financier qui se plaint de la baisse, un fait historique à la l'artiste qui craint la hausse, un madrigal à la comtesse, un juron au maréchal de camp, un effet de bille à un amateur de billard et des anecdotes nouvelles aux belles cousines d'un ministre à portefeuille. Mais comme il faut effleurer toutes les surfaces, même celle des succès, Fronsac, aprés avoir mêlé les conversations, fait éclore des discussions, tempère des polémiques, s'esquive, remonte dans un char élégant, et v.

porter sous d'autres lambris sa faconde, ses gestes et ses manières.

A peine est-il sorti qu'un concert unanime de louanges s'élève en sa faveur. Quelques jeunes gens, ses compères, préconisent son amabilité, son excellent ton, surtout son esprit et ses grâces. On lui prête des réponses spirituelles, de jolis vers; on le fait le héros de mille aventures, on le fait même souvent martyr de ses opinions et de ses lumières. Honteuses jongleries! Ce Fronsac, si vanté, si fêté, si recherché, n'est que l'héritier d'une fortune mal acquise; il a tout acheté: nom, titre, esprit, style, renommée. Il sème dans le monde des admirateurs gagés qui escamottent pour lui des suf-

frages, et qui lui préparent des applaudissemens. Mais privé de ses trompettes et de sa fortune, il ne serait qu'un faquin obscur, remarquable seulement par son impudence et sa médiocrité.

Voilà donc les secrets ordinaires de la civilisation ! Les hommes véritablement doués d'esprit, de talent, de vertus, sont éclipsés dans le monde par quelques sots couverts de drap d'or. Patru a écrit de belles pages, il était pauvre, elles furent oubliées, elles le sont encore. L'heureux Saint-Aulaire, riche et possesseur d'un nom distingué, n'a fait qu'un *quatrain*, il fut cité à la cour de Versailles comme à celle de Sceaux, sa médiocrité même ne la point sauvé de l'oubli. O fortu-

ne! tu gouvernes donc sur le Pinde comme à la cour des rois, et ta honteuse puissance se fait donc sentir sous les lauriers du Parnasse comme sous les couronnes orgueilleuses décernées par le destin.

---

## LE BUVEUR.

Depuis le matin vous cherchez Zénoc au cours, au Temple, au Palais, à la Bourse ? Ne savez-vous donc pas qu'il ne fréquente aucun de ces lieux de rassemblement, et qu'excepté les caves de Bercy et les salons des tavernes de bon ton, on ne le rencontre nulle part. Ses affaires sont des déjeûners à la fourchette, ses occupations des dégustations de vins étrangers. Si vous l'engagez à assister aux funérailles

de votre mère, au mariage de votre fille, au baptême de votre neveu, il s'excusera sur une pièce de Tokai qu'on doit mettre en perce, sur des arrivages inattendus au port Saint Bernard, sur un mélange de Porter et de Vermouth qu'on doit effectuer dans l'office du premier maître-d'hôtel d'un prince gourmand.

Le plaisir de boire, et de boire de tout et partout, l'a rendu citoyen indifférent, époux négligent ; mais ses amis lui sont toujours chers. Vous vous trouverez dix fois sur son passage, et dix fois il vous offrira de vous rafraîchir et de choquer les coupes de la concorde. Aussi ses compagnons habituels mesurent-ils le temps, à son égard, d'une manière toute nouvelle.

Si on leur demande depuis quand avez-vous vu Zénoc? Il y a quarante bouteilles et douze petits verres, disent-ils, et d'après leur évaluation, c'est un jour et demi. Ne demandez pas à Zénoc si sa femme se porte bien, si ses enfans jouissent d'une santé florissante, si enfin sa fortune n'a point subi de changemens notables depuis dix ans, il ne s'en occupe guères ; mais il sait à combien se monte le produit des vignes de la Côte-d'Or et du cap de Mysène. Il a oublié toutes les études de sa jeunesse, mais les noms de Bacchus, de Brennus et de Moïse viennent encore se placer naturellement dans son imagination.

Très-patriote quand les Prussiens désolaient, au commencement de la

révolution, les plaines vineuses de la Champagne, ses anthipaties nationales se sont évanouies avec les fureurs de la guerre, et son gosier cosmopolite absorbe avec le même délire les vins hongrois, les liqueurs américaines, les boissons anglaises, et les hydromels russes. A Athènes, Zénoc, comme Diogène, aurait probablement passé sa vie dans un tonneau, mais la philosophie n'aurait pas eu de part à la détermination de Zénoc.

---

## LA FETE D'UN BOURGEOIS.

Madame Macon ! Madame Macon ! qu'y a-t-il donc de nouveau dans la maison, disait hier le poète Lagirouette à sa portière, en rentrant à huit heures dans son taudis ossianique. Ce qu'il y a, M. Lagirouette, ce qu'il y a, y pensez-vous, de faire une question pareille ? C'est aujourd'hui la fête du propriétaire, de ce bon M. Pincemaille. Mlle. Aménaïde et M. Tancrède, ses deux enfans, la lui souhaitent ce soir.

Montez, montez, vous êtes homme d'esprit, et vous pourrez être d'une grande utilité à Madame, à Mademoiselle et au fils de la maison. Les poètes sont gens fort peu sauvages ; M. Lagirouette ne se laissa pas réitérer l'invitation, et gravissant les soixante-quatorze degrés qui séparent la cour de l'appartement de M. Pincemaille, il arriva au milieu des couronnes, des bouquets, des nœuds de ruban, des fleurs artificielles et des complimens qu'on préparait au héros de la fête qui, par une pudeur bien placée, jouait au domino au café du coin, pour donner le temps aux conjurés de tramer les plaisirs de la soirée et de conspirer les surprises du lendemain. Le poète Lagirouette fut reçu par Mad. Pincemaille

comme un prélat pourrait, au besoin, être accueilli par une congrégation d'hommes d'esprit, c'est-à-dire avec force grimaces et force salutations, et bientôt mettant à contribution l'originalité de son esprit, on le plaça à la tête des divertissemens de la soirée. Lagirouette, en acceptant le souper de son propriétaire et le titre de commissaire-maître des cérémonies, se promit bien de se rendre digne de cette double charge, et la célébration de la fête du patron dut se ressentir de la puissante coopération d'un homme de lettres.

Le buste de Caton d'Utique et celui de Démosthène furent placés au milieu du salon par les soins de Lagirouette; une harangue où il étoit question de

Léonidas, de Thémistocle et d'Aristide fut confiée à Tancrède ; Aménaïde chanta une romance athénienne, et Lagirouette improvisa une chanson patriotico-bachique, où il sut mêler habilement l'éloge du patron, du vin de Beaune, de la retraite des dix mille et de la liberté de la presse. Les orgues de Barbarie furent exclus du concert de famille, et deux cors et un tambour de basque composèrent tout l'orchestre. Ces apprêts antiques, ces solennités péloponésiaques eurent pu faire croire à un étranger qu'il assistait à la fête d'un hellène, point du tout, c'était un bon bourgeois fêté tout simplement par un pédant.

---

## L'EMPRUNTEUR.

Ne voyez-vous pas d'ici, dans cette embrasure de croisée, ce petit homme jaune, à besicles vertes, qui, sans cesse aux aguets, semble jauger les physionomies qui l'entourent. C'est Damis le prosateur, le mortel peut-être qui ait le plus d'analogie avec le philosophe Bias, d'économique mémoire.

Loin de cumuler des places et des pensions, des gratifications et des rubans, d'assommer les potentats et les

dispensateurs de grâces par des demandes multipliées, il vit, il jouit, il se contente de peu; mais ses plaisirs, son aisance, son hilarité même, tout cela est d'emprunt. Trop fier pour solliciter, trop paresseux pour amasser, il trouve plus commode d'avoir recours à la longanimité de ses amis, ou de ses plus simples connaissances. Doit-il présenter un mémoire scientifique à l'Institut? il ira chez son ami l'avocat lui emprunter un habillement noir complet. Que l'habit soit trop large ou trop étroit, que la culotte soit du plus fin casimir ou du plus grossier satin turc, peu lui importe, il n'est pas difficile. Au spectacle, il empruntera la lorgnette de son voisin; s'il se trouve dans une maison, et que la pluie vienne

à le surprendre, il empruntera le parapluie de famille, et ne le rendra que huit jours après, sans se soucier du besoin qu'on pourrait en avoir; le tabac à priser est pour lui d'une absolue nécessité; mais il ne porte jamais de tabatière, et c'est toujours dans celle du plus proche voisin qu'il puisera la jouissance de son cerveau.

Damis a été bizet dans la garde nationale pendant quelques mois, et il se rendait toujours au poste sans giberne et sans fusil, il était quitte pour emprunter le fourniment d'un chasseur complaisant.

La manie d'emprunter a ses phases comme toutes les maladies de l'esprit, et Damis, plus qu'un autre, a passé par tous ses degrés.

On l'a vu en moins d'une semaine emprunter soixante volumes d'une bibliothèque, des armes à feu, des chaussons de bal, un étui de mathématiques, et quatre habillemens complets. Cette habitude est tellement enracinée chez lui, que si l'on n'était pas ami d'enfance, il serait à craindre qu'il ne finît par vous emprunter votre femme, votre appartement, vos valets et votre maison.

---

## L'HOMME DE BOURSE.

Vous ne connaissez pas Dugriffon l'homme d'affaires, ce petit Sully d'anti-chambre, dont l'existence est une espèce de Mosaïque, et dont l'aimable conversation est aussi instructive qu'une lecture des Petites-Affiches? Je vous plains, c'est une véritable perte. Dugriffon, avant de faire *des affaires*, a effleuré bien des professions : de son propre aveu il a été avocat quinze jours, soldat six semaines, médecin trois mois, avanturier deux ans, et

sous-préfet vingt-quatre heures ! Aussi Dugriffon est-il intarrissable sur le chapitre des lieux communs : comme le Grec de Juvénal, il embrasse toutes les connaissances ; il fait des réflexions physiques sur les tremblemens de terre, et sur les aurores boréales ; et il vous donnera au juste le tarif des miels de Bretagne, et des potasses du Rhin. Sa mémoire vous rendra un passage de Démosthènes et de Mirabeau, et si l'on parle guerre et bataille, il ne laissera pas échapper l'occasion de déployer la tactique de Folard et de Frédéric II. Ne vous fâchez pas pourtant si, dans les discussions qu'il peut avoir avec vous, il se vante de vous vaincre et de triompher ; il a la puissance des écus, et croit avoir cel-

le de la raison. D'ailleurs, n'a-t-il pas du jugement, du goût et de l'esprit! du jugement, et des plus fins! Demandez à son premier commis, aussi plat que flatteur; à son caissier, à son cuisinier; du goût? informez-vous des marabouts de la petite baronne; de la coupe du manteau du commandeur; de la couleur de l'écharpe de la grosse financière.....? De l'esprit! ah! pour cela, qui oserait le nier : écoutez avec attention ses bouquets à Chloris; ses chansons patriotiques ; ses épithalames, ses scènes isolées de vaudevilles fabriquées entre deux courriers; ou ses esquisses de tragédies tracées entre deux *envois à la grâce de Dieu!* critiques vous n'aurez rien à dire!

Cependant malgré le vernis flatteur

d'homme aimable, de bel esprit, dont Dugriffon prétend se couvrir, l'homme de bourse perce encore trop souvent. Ce maudit naturel qui, chassé par la porte, comme dit le poète, se hâte de revenir par la fenêtre, déconcerte sans cesse le manége de la coquetterie. Dans un salon consacré aux muses, chez un académicien à jetons, ou chez un grand seigneur à esprit, dans ces réunions brillantes, enfin, où l'on juge les tragédies, les hautes conceptions littéraires, et souvent aussi les grands drames politiques, il interrompra brusquement l'orateur pour demander le cours de la rente. Je l'ai vu, à une lecture de *Frédégonde* et de *Régulus*, arrêter les imprécations de Brunehaud, et les accens nerveux des

tribuns du peuple, pour gémir sur la hausse des suifs, et sur la baisse inattendue des cotons. Du plus loin qu'il vous aperçoit, et sans même vous saluer, il vous crie : Comment va la rente. Des mauvais plaisans m'ont raconté que le jour où il maria sa fille, sans égard pour les convenances, et à l'affut d'un coup considérable, il se trouvait encore dans la *coulisse* à cinq heures et demie du soir, tandis que sa fille l'attendait impatiemment dans le salon pour recevoir la bénédiction paternelle.

Dugriffon a tellement l'habitude des transactions, qu'il porte les petitesses commerciales jusques dans les plus minces actions de la vie. Quand il doit payer son portier, son palfrenier,

ou son valet-de-chambre, il leur demande leur bordereau. Annonce-t-il à l'écarté la plus haute carte, ce n'est pas le *roi*, c'est l'agent de change. Enfin Bassot, dans un jeu de bourse, évalue les minutes par centimes. Je crois que le véritable original choisi par les auteurs, est mon honnorable ami M. Dugriffon. Voyez-le examinez-le, et vous m'en direz des nouvelles.

---

## L'HOMME DUPE.

---

Si ce que dit Mad. Deshoulières est vrai, si l'on commence par être *dupe* pour parvenir à être *fripon*, M. Dubenêt doit devenir un jour l'homme le plus fertile en mauvais tours, et le plus grand chevalier d'industrie qui jamais ait foulé le sol de Lutèce. M. Dubenêt a quarante-cinq ans, et sa vie jusqu'à ce jour n'a été qu'une longue duperie. Victime au collége de l'astuce et de l'espièglerie de ses camarades, il en

sortit à vingt ans pour tomber entre les mains d'un tuteur cauteleux, qui lui fit épouser une veuve de six semaines pour une fille de seize ans, et qui lui rendit compte de l'administration de ses biens avec toute la franchise d'un procureur et toute la probité d'un intendant. Mari complaisant, voisin gêné, propriétaire peu exigeant, M. Dubenêt reçoit chez lui soixante cousins de sa femme, qui n'a point de famille; est étourdi vingt fois dans la journée par les accens grossiers d'un comparse de l'Opéra, qui occupe une chambre vis-à-vis ses fenêtres, et s'arrange d'une manière si nouvelle avec ses locataires, que l'échéance des termes n'a jamais grossi ses revenus. Ses amis se moquent de lui, ses valets le volent, sa femme

le pille, ses fournisseurs le trompent, et chacun s'écrierait presque à son nez et à sa barbe : quelle dupe!

Heureusement, ou plutôt malheureusement, il ne s'est jamais aperçu de sa trop grande facilité. Il entend dire souvent qu'il est d'une bonne *pâte*, mais par cette locution familière, il entend un homme honnête et franc. Sa figure porte tellement le cachet de la crédulité, que dernièrement, dans une vente publique, on lui vendit deux magots pour les deux bustes de lord W.... et du bonhomme R... Il a acheté un Voltaire-Touquet pour une édition de Kell; sa lingère lui donne des mouchoirs de Rouen pour des mouchoirs des Indes, et sensible autant qu'on le doit à certaines reli-

ques, un intrigant lui a vendu au poids de l'or de l'eau de marre pour de l'eau du Jourdain, et un morceau de bois pourri de la forêt de Sercotte, pour une parcelle d'un trône vermoulu du féroce Constantin.

Le commerce de Paris et de la Banlieue doit un jour lui élever des statues, car il achète le rebut général de toutes les manufactures et de tous les ateliers. L'armurier lui vend de mauvais fusils, le marchand de vins des bouteilles de litharge pour du Bourgogne, le chapelier des chapeaux à cornes pour des bolivars ; enfin dernièrement, allant commander le convoi d'un de ses oncles aux pompes funèbres, au temple et au cimetière, il fut dupé par le cro-

que-mort, par le sacristain et par le fossoyeur. Ce que c'est que d'avoir une figure à ça !

---

## VENTE PUBLIQUE.

M. Duvieulard, ancien greffier au parlement, s'étant laissé mourir il y a quelques jours, en sa maison de la rue des Vieilles-Audriettes, ses avides collatéraux firent vendre à l'enchère le cabinet curieux et rare de leur auguste parent, qui avait vécu dans l'intimité de tout ce qu'il y avait de gens illustres de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième. D'après le procès-verbal de la vente, on a trouvé que :

Les mitaines de Mad. Graffigny avaient été adjugées à une jeune péruvienne du quartier du Palais-Royal.

La camisolle de Mad. du Deffand, à une Danaïde de première classe du grand Opéra.

Le bréviaire de l'abbé de Voisenon, à un nouveau membre de l'Académie.

La calotte de Saint-Évremont, à un général de division qui a commandé, un seul jour, une seule fois, une compagnie de quarante-cinq hommes.

Les guêtres d'Helvetius, à un peintre de l'école française qui brille dans les bas.

Le gourdin du baron d'Holbac, à un académicien qui publie des voyages qu'il n'a pas entrepris.

Le compas de Mad. du Châtelet à

une antique femme auteur, qui juge aujourd'hui Voltaire, comme Mad. du Châtelet jadis commentait Newton.

Les gants de Cassini, aux prêtresses de Venus qui dansent à la barrière de l'Étoile.

Une boucle de culotte de Voltaire, aux admirateurs d'Irène, de la Pucelle et des Scythes.

L'éteignoir de l'abbé Nonote, au rédacteur de certain journal.

La lanterne de Patouillet à trois actionnaires de certain théâtre.

Les sabots de Maître Adam, aux parvenus de la bourse, de la cour et de la magistrature.

Le gilet de laine de d'Alembert, aux pasteurs industrieux des mérinos français.

La culotte de velours de Boileau, à un chantre de Notre-Dame.

Et le bonnet de coton de M. de P..., au grand maître de l'ordre des bons hommes de lettres.

---

## LES CONTRE-SENS.

Les places publiques d'Athènes et de Rome étaient ornées des statues en marbre, des grands hommes qui avaient illustré la patrie; et les génies lumineux qui ont dissipé les ténèbres de la Gaule, n'occupent pas encore dans les remparts d'Isis, la place que l'admiration nationale leur a réservée.

Cependant une épitaphe mutilée couvre la tombe de Racine; un beau buste d'une douzaine de francs, pare la bicoque où naquit Molière, et la sta-

tue de Voltaire, entourée d'une quadruple haie de laquais, est offerte tous les jours, rue de Richelieu, à l'admiration des gendarmes de service.

Je faisais ces tristes réflexions dernièrement, en traversant le vestibule du premier Théâtre Français, lorsqu'un homme à moustaches, et habillé de vert, qui était appuyé sur le piédestal de la statue, attira mon attention. Deux épaulettes énormes, semblables à celles d'un colonel, brillaient sur ses larges épaules, un court cimeterre qui tombait sous sa main gauche, semblait déposer en faveur de ses exploits, et un chapeau à cornes, de la plus haute forme, imprimait à sa figure un air martial. Je croyais avoir devant les yeux un général grec ou un

colonel albanais, lorsqu'une petite excellence, descendant précipitament l'escalier des loges, s'écria d'une voix aigre : *James, ma voiture.* A cet impérieux commandement, je ne fus pas médiocrement étonné de voir mon *héros* d'antichambre couvrir le plénipotentiaire d'un manteau qu'il avait en réserve, et s'élancer dans la rue pour faire avancer un élégant équipage. Honteux de ma méprise, je me promis bien d'être dorénavant plus circonspect dans mes admirations, et à ne pas juger un homme à l'oripeau d'emprunt qui le décore.

Les insignes honorables des guerriers qui font l'honneur et la gloire de la France, devraient-ils être portés par des valets? Quand verrons-nous

cesser ces contrastes choquans ? Qui guérira les riches du jour de cette fièvre de ridicule?

---

## JE SUIS DE MON PAYS.

On a fait deux gros volumes sur l'indifférence en matière de religion; un écrivain qui aurait la constance de rassembler un grand nombre de faits généraux, pourrait composer un ouvrage beaucoup plus piquant et surtout beaucoup plus philosophique, auquel il pourrait donner le titre *de l'indifférence en matière d'esprit national.* Traité par une plume éloquente, ce germe pourrait offrir de grands développemens.

Et en effet, quel siècle plus que le nôtre s'est montré veuf de cet orgueil national qui sied si bien aux grands peuples? On m'objectera sans doute que les couplets de gloire et de victoire sont accueillis à coups de paumes de mains dans nos petits théâtres; que les noms de Molière, de Regnard, de Corneille et de Voltaire sont applaudis sur les plus petits tréteauxa vec des trépignemens de joie. Oui tout cela est incontestablement vrai, mais cela n'empêchepas que notre première scène ne soit envahie par les imitations de Schakespeare et de Schiller, quand à moi, les noms des poètes étrangers me donnent des vapenrs, je hausse les épaules aux récits des succès qui ne sont pas les nôtres : *Je suis de mon pays.*

Sans avoir précisément suivi les routes glorieuses de nos vieilles armées, je n'ai pourtant pas laissé d'habiter quelques-unes de leurs vastes conquêtes. J'étais négociant suivant l'armée, et j'achetais avec assez d'avantage des paquets de guêtres comme des bottes d'huile, et des pièces de vins, comme de vieux caissons d'artillerie. J'ai été à Rome, à Moscou, à Tolède, à Naples, à Milan, à Amsterdam, au Caire, à Berlin, à Postdam, à Vienne, et à Venise, et jamais les productions vivantes ou inanimées de ces divers climats ne m'ont fait sourciller; et je persiste à croire que la plus jolie Castillane, la plus piquante Milanaise, la plus belle Egyptienne, ne valent pas la plus petite danseuse du Panora-

ma Dramatique. *Je suis de mon pays.*

Qu'on me verse (et Dieu sait si on m'en a versé quand on me prenait pour un officier français dans les pays conquis), du vin de Saint-Onuphre, de la mer Noire, de Malaga, de Cilenis et de Robello, je fais une grimace épouvantable et je cherche bien vîte un flacon de Bourgogne ou de Champagne pour m'ôter le souvenir du goût. *Je suis de mon pays.*

Enfin je déteste cordialement, les cuisines italiennes, anglaises et espagnoles; je ne prends jamais ni bavaroise, ni Porter; le Lichen d'Islande ne guérit point mes rhumes comme le jus de réglisse; un bon manchon et une ample douillette ouatée me tiennent plus chaud qu'une rédingotte polonaise, et

le piquet me récrée bien plus que le creps et la partie espagnole ; je suis donc resté de mon pays en tout et pour tout. C'est ce que je souhaite à beaucoup de gens à l'occasion de la nouvelle année.

---

## UN MÉLODRAMATURGE.

TIMANTE s'est réveillé en sursaut une belle nuit. Que ferai-je, s'écria-t-il en mettant son bonnet de coton sur l'oreille? A quelle porte dois-je frapper pour entrer dans le temple de la fortune? Ferai-je des affaires? qui n'en fait pas! Des bottes ou des botines? l'apprentissage serait trop long. Dois-je me mettre bureaucrate ou commis? je ne suis pas asez paresseux pour cela. Chaudronier ou comédien? je n'ai pas les poumons as-

sez forts. Si je faisais des mélodrames? l'excellente idée! Faisons des mélodrames; il n'est pas besoin d'esprit pour cela, et d'ailleurs les réquisitoires éloquens des procureurs-généraux sont là. Faisons des mélodrames!!!

Timante, tout transporté se lève, assujettit une table inégale avec un Richelet dépareillé, court chez l'épicier du coin faire une provision de papier, d'encre et de plumes, loue au cabinet littéraire du bout de la rue les Causes célèbres, les Œuvres de Walter Scott et quelques années du Moniteur. Chargé de ce précieux butin, il rentre chez lui, charpente d'un seul trait douze actes de mélodrame, écrit aux directeurs, obtient des tours de lecture, caresse les chiens des directrices,

mange des pieds de mouton avec des souffleurs et des secrétaires de comité, est reçu à correction, joué, applaudi, et se fait au bout de trois ou quatre ans douze bons mille francs de rente avec trente mille phrases sifflées dans Ronsard, dans d'Arlincourt, dans Théophile et dans Auguste Hus.

Timante, comme tous ses confrères, a la tête ceinte d'une couronne de chardons, mais il a assez bonne opinion de lui-même pour croire que sur son front elle se métamorphose en lauriers. Admirez cette prestance consulaire, cette face qui emprunte tour à tour un coloris à Bacchus, un souci à la muse du Pont-aux-Choux. Quand il parle, on le prendrait pour le grand-juge ou le grand-pénitencier du Par-

nasse. Ecoutez comme il habille les réputations contemporaines; prêtez l'oreille à ses remarques sur la littérature du siècle de Louis XIV, sur les grands écrivains de l'autre siècle : Diderot n'a ôté que le premier lange du drame; Beaumarchais baisserait pavillon avec sa Mère coupable et son Eugénie devant le Pont du Diable et le Chien de Montargis : Les pauvres écrivains que ces créateurs gênés du drame! Mercier Dubelloy, Desforges, vous ne serez pas dignes de délier les cordons des souliers du Messie dont vous êtes les précurseurs.

Timante a le regard haut et la parole éclatante, il veut se donner la simplicité de la célébrité et consent au titre d'original et de bonhomme, qu'on

lui donne en tous lieux. Marchant vîte dans les rues, on croirait qu'il veut échapper à l'admiration de ses concitoyens. Il pense sans cesse avoir pour satellites les ronflemens de la grosse caisse et les soupirs de la trombonne. Rarement ses yeux vont-ils se diriger sur ceux qui l'entourent. Fausse modestie! Timante croit être un illustre du siècle ; il s'estime, s'admire ; se jauge avec le poignard de Melpomène. Il est bien convaincu enfin d'être un grand esprit, et il attend avec anxiété sa notice biographique. Pauvre Timante! vous n'êtes qu'un mélodramaturge ; c'est un peut plus que rien, il est vrai, mais c'est trop peu pour être quelque chose!

## LE PLUS COURT, LE PLUS LONG.

---

Les distances sont soumises aux caprices et à l'intérêt des hommes. Depuis le ministre jusqu'au cocher de fiacre, tout le monde calcule la vîtesse ou la lenteur des opérations. Prenez-vous pour une seule course un cabriolet, c'est le plus court chemin qu'il choisira pour arriver à votre destination ; l'engagez-vous à l'heure, il prendra le plus long.

Pyrrhus malgré les représentations pleines de sagesse de Cynéas, se con-

damne à n'être qu'un conquérant. Va-t-il à la guerre, c'est le plus court; à la paix, c'est le plus long.

Verseuil, pour entrer à l'Académie, publie vainement de beaux vers, de grandes compositions, de larges tableaux; c'est le plus long. Damis gagne le fauteuil à la pointe de sa fourchette, à la sueur de son palais; c'est le plus court.

Poliphonte fait la cour pendant six grands mois à Célimène, avec des soupirs, des madrigaux, des pistaches et des romances; c'est le plus long. Mondor obtient un rendez-vous de la belle et une déclaration d'amour, avec un billet de banque, un jonc et une partie de Montmorency; c'est le plus court.

Philinte croit que pour obtenir une honorable récompense, il faut risquer une jambe, un bras, une épaule ou même la vie; c'est le plus long. Versac qui connaît mieux le pouvoir, ne cherche cette même récompense que dans les antichambres, dans les boudoirs, à table, c'est le plus court.

La blonde Euphémie sextâsie à la vue de Polichinelle vampire; elle pense qu'à force de sauts il parviendra à l'immortalité; c'est le plus court. La brune Thérésita, au contraire, aime mieux la franche gaîté et les bons mots de Potier; c'est le plus long.

Erostrate brûle le temple d'Ephèse; Alexandre parcourt la terre en torrent; Hercule balaye les écuries d'Augias pour aller à l'immortalité; c'est le plus

court: Le bonhomme Franklin se contente de donner des leçons de morale; Jenner invente la vaccine; M. Poivre place dans les colonies française, une source de richesses qui n'ont rien de factice; c'est le plus long.

O vous, philosophes, aimables épicuriens, gais ménestrels, et vous surtout, sexe adorable, enchanteur, qui savonnez, selon l'expression romantique, le mât de cocagne de la vie, dites-nous, Messieurs, et vous Mesdames, que faut-il prendre dans le chemin de l'existence, le plus court ou le plus long?

## GARE! GARE! GARE!

Le mot gare, dont on fait un usage si habituel dans les rues de Paris, vient, à ce que prétendent quelques vieux érudits, du verbe celtique garkir ou garker, qui veut dire bouger, changer de place. Le cocher de fiacre, de cabriolet, les chartiers, les meneurs de voitures se servent souvent de ce mot. Les laquais des grands n'en font qu'un faible usage, les équipages de ces illustrissismes écrasent souvent sans dire Gare!

Gare est aussi un avertissement familier qui désigne la crainte de blesser ou d'insulter quelqu'un. Le chantre Gros-Jean a l'habitude d'improviser chaque soir un déluge dans le cul-de-sac où il loge, l'inondation a lieu, mais le mot gare est préalablement prononcé.

Des maçons font-il pleuvoir du haut d'un édifice l'ardoise et la rouge tuile, un des leurs, armé d'une longue perche, avertit les passans du danger qu'ils courent; gare est le mot d'épouvante.

Que ne peut-on apprendre la valeur de ce mot à ces sansonnets politiques, ces crésus littéraires, à ces saltinbanques dramatiques qui, aveuglés par la sottise, s'imaginent que leur aspect

doit appeler l'estime et le respect. Quand ils paraissent, un laquais devrait dire gare ! la foule s'écarterait, laisserait à ces opulens de honte le haut du pavé, et les honnêtes gens, par cet innocent moyen, ne se trouveraient pas confondus avec de vils suppôts de la démence qui se targuent de leurs chaînes de boue et d'or, et qui marchent tête levée pour mieux se moquer de la vertu, du patriotisme et de la vérité.

---

## LES BILLETS D'ADMINISTRATION.

A la tête de toutes les inpertinences qui trouvent un abri sur les planches, il faut placer les billets d'administration. Rien de plus ridiculement rédigé que ces petites ordonnances émanées des grotesques cerveaux de quelques gros bonnets de la troupe. Ces galans laissez-passer, inventés pour des ilotes ou pour des divinités, donnent lieu souvent à des scènes beaucoup

plus divertissantes que celles qu'on représente derrière la rampe.

Je me trouvais dernièrement à l'orchestre d'un théâtre du boulevard, à côté d'un provincial, qui probablement avait été gratifié par quelque mauvais plaisant d'un de ces billets qu'on appelle de faveur. Mon homme, fort tranquille pendant deux grands actes, écoutait avec résignation les roulades et les cris; mais au commencement du troisième, une voix intérieure lui apprit que pour éviter l'aventure funeste arrivée à l'ambassade canine dans les palais de Jupiter, il devait s'éclipser quelques instans de la salle.

Il allait donc sortir, quand un contrôleur à figure rébarbative, auquel

il demanda une contremarque, lui répondit sèchement : Monsieur, je ne puis vous en donner. — Pourquoi donc, Monsieur ? — Le billet avec lequel vous êtes entré ne vous permet plus de sortir. — Comment, Monsieur, me ferez-vous accroire une telle absurdité ? Puis-je penser que ceux qui profitent de quelques places favorables sont regardés comme autant de Parias ! Est-on flétri enfin par la simple acceptation d'un billet, et la liberté individuelle vient-elle expirer sous les lois imposées par des Thémistocles de coulisses ? — Je vous répète, Monsieur, que vous sortirez, si cela peut vous être agréable, mais vous ne rentrerez pas. — L'administration s'entend donc avec la faculté de médecine

pour donner des rétentions d'urine, des coliques, des sueurs rentrées aux gens favorisés ? — Je n'ai rien à répondre à cela, Monsieur, j'exécute ma consigne. — J'entends, vous êtes un automate; mais comment me prouverez-vous ce que vous me dites-là ? — Par votre billet même, Monsieur, le voici. Lisez : Ce billet ne sera point échangé, le présenter ouvert. Plus loin : On ne délivrera pas de contremarque. Êtes-vous convaincu, Monsieur? Oui, Monsieur, répliqua le provincial, je suis convaincu que les ordonnances sont rendues par la tyrannie et exécutées par la sottise. Adieu, je pars, et l'on ne m'y reprendra de longtemps.

Cette scène improvisée divertit ex-

trêment les spectateurs ; on applaudit à la franchise du provincial, et on forma généralement des vœux pour que cette misérable mesure, peut-être légèrement déplacée sur les tréteaux du boulevard, soit mise tout-à-fait hors d'usage dans certains théâtres royaux, qui ne comprennent pas encore convenablement la dignité de la scène et du temple des arts.

---

## UN RESTAURANT
### DU QUARTIER LATIN.

---

Marmontel allait dans sa jeunesse puiser de l'eau pour son petit ménage à la fontaine Saint-Séverin ; d'Alembert soupait et dînait chez une pauvre vitrière; Diderot déjeûnait souvent avec quelques fruits grossiers sous l'ombrage du Jardin des Plantes. Que les temps sont changés! Ce que des hommes appelés par leurs talens et par leurs lumières ne rougissaient pas de

faire autrefois, serait aujourd'hui regardé comme digne du ridicnle le plus complet. La manie de briller et de vivre, ou plutôt l'épicurisme travesti s'est étendu de la barrière des Martyrs à la barrière de l'Hôpital, et il se trouve actuellement autant de manteaux sur la montagne Sainte-Geneviève et sur le Mont Saint-Hilaire, que sur le boulevard des Italiens et sur la place Vendôme.

Un célibataire n'a point de cuisine, mais il a un estomac, et il faut conséquemment le contenter le moins mal possible. L'un des jours de la semaine dernière j'avais pris, dans un moment d'humeur noire, la triste détermination d'aller passer ma soirée au second Théâtre Français : or, de la rue de la

Lune, où je demeure, au carrefour Bussy il y a loin, et je me déterminai à passer décidément les ponts dès le matin, pour aller faire au moins un repas de l'autre côté de l'eau. Coquelet mon ami, me disais-je à moi-même, vous faites là une véritable étourderie. Aller à votre âge presqu'en pays étranger! dans une contrée dont vous avez oublié la langue et les usages (j'avais en effet trente-deux ans lorsque je sortis du collége Sainte-Barbe, et il y a de cela quarante ans). Mais voyons, continuai-je en achevant d'assujétir mon chapeau sur ma perruque, et en donnant un dernier tour de clef à ma serrure, si cette émigration vous sera profitable.

Je m'acheminai gravement vers le

quartier Saint-Jacques. Mais quelles merveilles, bon Dieu, vinrent frapper mes regards! Au lieu de boutiques noires, enfumées, puantes et étroites, comme de mon temps, des magasins aérés bien fournis, bien éclairés, des visages larges et ouverts, de l'activité dans les comptoirs, des affiches même du théâtre Italien et des orgues de Barbarie! Mon étonnement était prodigieux, mais une voix intérieure m'avertissait de penser au repas, et je cherchai sérieusement un traiteur. Par ma foi je pensai tomber de mon haut en apercevant la superbe devanture d'un restaurant. Peste! m'écriai-je, de mon temps, dans cette même maison, il y avait aussi un traiteur; mais des carreaux de

corne, des longues ruines de viande qui tapissaient une muraille vieille et lézardée, arrêtaient tout court l'appétit au milieu du palais. C'est bien différent aujourd'hui : entrons, la société est nombreuse et sans doute choisie ; je ne pourrai manquer de faire une agréable station.

J'entrai et je pris place : de jolies filles, mises comme des héritières de bons marchands, me servirent dans des bols d'argent des mets sains et abondans. Je restai tout étonné de voir sur la carte et des poissons rares et des vins fins, quand un homme d'un certain âge, qui remarquait ma surprise et mon embarras, apporta son carafon de vin de Bourgogne sur une table qui touchait à la mienne, et me dit : Vous paraissez surpris avec rai-

son, Monsieur, du luxe qui s'est glissé jusque dans les cuisines de nos traiteurs ? C'est encore le fruit des progrès des lumières. De mon temps, comme du vôtre, les jeunes étudians séquestrés sur ces monts populeux, n'avaient pour délassemens de leurs travaux que les désertes promenades des Chartreux, ou les porches gothiques de nos temples; 1823 ne ressemble en rien au 1740. Le luxe a secoué ses ailes déplorables jusque sur les bains de Julien et la tombe de Clovis. Le gaz hydrogène, les cachemires Ternaux, les Quiroga, le journal des Modes et les cabriolets ont escaladé les remparts de la vieille Lutèce. Nos écoliers, jadis renommés pour leur simplicité et leur vieille frugalité, dévorent le bifteck, les méringues, sablent

le vin de l'Hermitage que nous ne connaissions pas encore au baccalauréat. Ah, Monsieur, continua mon hôte, quels fruits produiront ces singulières métamorphoses !

Pardonnez-moi, Monsieur, lui répondis-je, mais je ne suis point, malgré mes quatre-vingts ans, un *laudator temporis acti.* Je trouve que la somme ajoutée au plaisir de tous ne peut nuire au bonheur général. Nos avocats futurs n'en perdront pas moins des procès, et nos médecins en herbe n'en tueront pas moins bien leurs malades. Allez, Monsieur, il n'est point prouvé qu'un luxe brillant tue les sciences et énerve les arts ; c'est peut-être un incendie violent qui consume tout ce qui l'environne, mais cet incendie éclaire en dévorant. D'ailleurs

ne passons point à fronder le peu de jours que nous avons à habiter avec ces enfans d'une autre ère. Tolérans voyageurs, ôtons notre chapeau devant des pagodes et des mosquées.

Mon interlocuteur ne goûta sans doute pas mes raisons, car il me quitta brusquement après avoir vidé son flacon, et me saluant d'un air goguenard : Bonsoir, monsieur le philosophe, me dit-il : son impatience ironique méritait une réponse embellie d'une autre épithète, mais l'heure me chassait vers la seconde scène française ; je ne voulais pas entendre crier toute la soirée, et je partis après avoir échangé une pièce de deux francs contre un excellent dîner..... de rentier.

# LE MAITRE JACQUES
## D'UN ACADÉMICIEN.

Les amitiés de collége sont bien fragiles : l'histoire ne dit pas qu'Oreste et Pylade eussent étudié sur le même banc la grammaire de Lhomond de cette époque ; Harmodius et Aristogiton n'avaient probablement pas serré leur céleste dévouement dans une classe de quatrième, et l'amitié fameuse d'Achille et de Patrocle ne datait pas d'un *pensum* fait en communauté, ou

de coups de férule appliqués par un rhéteur mirmidon. Comme beaucoup d'honnêtes gens, j'ai passé les six plus belles années de ma vie enfermé avec cinq cents compatriotes de mon âge : j'ai vu sortir de cette foule d'enfans devenus hommes des colonels, des magistrats, des écrivains, des conseillers d'état, voire même des ministres, et je n'ai reçu d'aucun d'eux la plus petite marque de souvenance ou de protection, tant pis encore pour eux, et peut-être tant mieux pour moi.

Comme je me promenais il y a huit jours sur les bords de la Seine, je me sentis prendre le bras avec force, je me retournai, et un homme, mis avec une élégance extrême, me dit : Eh quoi ! Almédon, vous ne reconnais-

sez pas votre vieux camarade Alcippe : cet espiègle qui vous faisait faire ses thêmes et corriger ses versions, allons donc embrassons-nous, je suis on ne peut plus flatté de vous retrouver sur ces bords dont je vous croyais exilé. Parbleu! mon cher camarade Alcippe, m'écriai-je, je dois en effet bénir ces rivages fortunés ; vingt fois je vous ai vu errer parmi les fashionables du boulevard de Gand, et vingt fois vous ne daignâtes pas m'octroyer un salut. Mais vous portez des besicles ; je viens au-devant de l'excuse et je mets dès à présent sur le compte de vos yeux ce que je pouvais mettre sur celui de votre vanité. Nos goûts, nos fortunes ne sont pas les mêmes ; la cravatte noire et la redingotte bleue de l'officier en

non activité jurent avec le lorgnon et la cravache de baleine de l'élégant, et je ne chercherai pas plus à critiquer votre luxe qu'à approfondir votre caractère. Mais abordons ce qui vous intéresse. Que faites-vous ? Êtes vous à la bourse, à la cour, au barreau, au conseil, au Parnasse ?

Partout et nulle part, mon cher Almédon. Ma vie est un fleuve qui arrose des remparts et des prairies, des châteaux forts et des plages désertes. Je suis le secrétaire intime d'un littérateur fameux, je hante pour la gloire de mon patron et plus encore pour son profit la salle des maréchaux, le parquet de la Bourse, les salons des banquiers à la mode, et la vaste salle des pas perdus. C'est moi qui répète furti-

vement dans les boudoirs de la noblesse et de la haute bourgeoisie, des fragmens de tragédies, d'épîtres en vers, de discours en prose qui sortent de la féconde plume de mon Mécène. Je veille à ses procès autant qu'à sa réputation, à ses propriétés autant qu'à sa gloire. C'est encore moi qui distribue dans les feuilles journalières ces grains d'encens qui chatouillent l'odorat sans faire éternuer, je sème les petits bruits de dépit et de prétention dans les cafés et parmi les beaux esprits qui n'ont point encore de barbe au menton. Je mitonne, je choye ces petits amours-propres; je leur fais espèrer un regard, une mention de mon académicien pour les forcer à célébrer son génie. Enfin, semblable à ce grand capitaine romain

qui dictait, écrivait et conversait en même temps, je dresse des batteries de succès; je règle des mémoires d'architecte, je compile et je traduis des historiens de l'antiquité, je passe avec la rapidité de l'impie dans tous les bureaux de journaux et je trouve encore le moyen de danser, de composer, de voir le monde, de me promener, de faire plutôt quatre repas que deux, et tout cela pour l'honneur, pour l'immortalité d'un académicien!

La noble profession que vous avez embrassée, lui dis-je me rappelle un mot du maréchal de Fabert. Ce grand homme n'étant encore que simple officier fut insulté par le capitaine des gardes d'un maréchal, ce capitaine traitait les officiers subalternes fort

légèrement. Je connais un grade, dit Fabert, bien au-dessous d'un sous-lieutenant, c'est celui de capitaine des gardes d'un maréchal de France. Fabert avait raison, mon cher camarade de collège, et en littérature je crois que le dernier vaudevilliste du Panorama-Dramatique l'emporte de beaucoup sur le Maître Jacques d'un académicien.

*Mon ami* de collége, sans doute peu partisan de la franchise du maréchal de Fabert, me quitta brusquement et monta dans un cabriolet élégant qui le précédait de quelques pas et qu'il avait sans doute acquis pour la plus grande gloire de son hôte lettré.

## L'HEUREUX IMAGINAIRE.

DANS un siècle où chacun se trouve déplacé, où le plus mince employé, le plus frêle bureaucrate se croit appelé à de hautes fonctions administratives, où le simple commissaire vise à la magistrature, le cuistre au fauteuil académique, le forgeron à la secrétairerie d'état, il est bien extraordinaire de trouver un homme content de tout ce qui lui arrive, bénissant le destin de tous ses arrêts et marchant dans la vie comme un voyageur qui

saluerait indistinctement sur la route les pélerins et les voleurs. Trouver tout heureux est pourtant la marotte de Folbail ; jamais il n'a accusé la rigueur du sort à son égard, et bien que des événemens malheureux aient brisé entre ses mains l'épée qui faisait sa gloire et sa fortune, bien que ses espérances détruites une à une, déposent encore contre sa félicité, il ne s'en estime pas moins le plus heureux, le plus fortuné, le plus protégé des hommes, et il ne cesse d'adresser au ciel des actions de grâce pour les biens dont il est comblé ; la vie de Folbail est un long *te Deum*.

Cependant, examinons ces divers genres de bonheur : à dix huit ans, officier de marine, il est fait prison-

nier à vingt, au moment d'obtenir la croix et un grade supérieur ; rendu à la vie civile, il est banni pour une faute de jeunesse, loin de sa patrie, et cherche long-temps et en vain, chez l'étranger, un chaume à l'abri de la persécution ; il rentre après cinq ans d'exil dans ses foyers, et trouve son héritage partagé, son amante mariée et mère de famille, ses frères riches et durs, ses camarades fiers et renégats, ses amis froids et insolens. Il se présente aux potentats du commerce, au héros du palais, aux argonautes des sciences, et leur offre une main encore empreinte de l'épée du brave ; il est repoussé. Bien plus encore, il fait des pièces, ses collaborateurs le sifflent, une danseuse de la Gaîté le trompe,

son domestique le vole et sa portière laisse monter ses créanciers.

Voilà comme il s'efforce de rendre ces sinistres aventures des événemens heureux : si la vie est un bien, j'en eusse été infailliblement privé pour mériter un regard de la patrie ; j'ai été fait prisonnier, premier bienfait ; conservant le grade acheté par mon sang, comme tant d'autres j'aurais peut-être acheté le repos aux dépens de ma conscience, second bienfait. Un exil mérité me transporte au-delà des colonnes d'Hercule ; pendant ce temps là on m'enlève mon bien, ma maîtresse, troisième bienfait. Les liens de l'hymen n'étaient plus fait pour moi ; j'aurais rendu celle que j'adorais malheureuse, et la fortune à un homme habitué aux

privations, est d'une dangereuse compagnie. Mes amis, mes parens, mes camarades me repoussent, quatrième bienfait; car pour ménager leurs tendresses, j'aurais peut-être été obligé d'immoler sur les autels de la concorde mes opinions, mes vues, ma liberté. Des procureurs, des agens-de-change, des membres de l'Institut ne veulent point de moi pour secrétaire, cinquième bienfait. L'honneur des armes ne doit point se mettre aux gages du Palais ou de la Bourse, et la science qu'on rédige perd toujours la moitié de son prix. Enfin mes ouvrages ont été sifflés par mes collaborateurs, ma maîtresse m'a quitté pour un joueur d'orgue, mon valet me vole et ma portière laisse monter mes créanciers,

sixième bienfait. En sifflant mes pièces, les amis me prouvent qu'ils ont au moins de la sincérité en arrière; en me quittant, Fanny me donne une leçon de morale ; en me volant, Jacques me prouve cette grande vérité qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même, et en laissant monter mes créanciers, ma portière me fait entendre qu'on ne doit point en avoir. On n'est pas heureux comme cela.

C'est ce même Folbail qui félicitait un homme renversé par une voiture, de n'avoir qu'*une* jambe cassée ; c'est encore lui qui sourit en voyant suivre un enterrement ; c'est lui qui congratule un académicien d'avoir fait un discours long et ennuyeux, et une actrice de s'être trouvé mal au moment

de manquer de mémoire ; c'est lui enfin, qui, le premier, propage les nouvelles de chûtes et de pestes, de guerres et d'incendies. L'original est-il complet ? et ne mériterait-il pas d'être tombé sous les pinceaux de Labruyère ?

---

## UN USURIER.

Il y a deux âges où l'amour de l'argent se fait sentir puissamment. Quand on est jeune, l'avidité des plaisirs inspire la soif de l'or; un cœur novice pressent déjà que tout dans l'état actuel de la civilisation ne peut s'acquérir qu'avec ces médailles adorées qui forgent des chaînes, excitent des vices, et forment des vertus; l'adolescent, à peine échappé des bancs du collége, calcule l'extention qu'il pourra donner à ses violens dé-

sirs; il possède dans sa bourse et les feux de l'amour et l'ivresse des festins joyeux, il met tout, soupirs, charmes, délassemens, bonheur, au pied d'une pile de pièces d'or? Le vieillard au contraire qui a traversé la vie en courant après la fortune, qui a fait blanchir ses cheveux sous le poids du travail ou de l'ambition se rappelle les sueurs, les travaux que lui ont coûté les métaux qu'il tient captifs dans son coffre-fort, il les garde précieusement, il les admire et semble répéter en jetant un regard amoureux sur leurs colonnes jaunes et blanches, voilà le fruit de quarante années de veilles, de soucis, de tourmens. Heureux quand il n'ajoute pas, c'est aussi le

fruit de mes spoliations, de mes fourberies et de mon avarice!

Duligneul, qui joint au titre éphémère d'étudiant en droit le malheur de vouloir s'occuper de littérature, vint avant hier me trouver. Mon cher Gustave, me dit-il, vous connaissez mes goûts et ma paresse, mon insouciance et ma gaîté, vous ne serez donc pas étonné d'apprendre que mes affaires sont dans une désorganisation complète. J'ai souscrit une lettre de change, demain on vient la recevoir et je n'ai pas un sou chez moi. Il me faut de l'argent à tout prix, on m'a donné l'adresse d'un usurier, accompagnez-moi, je vous en prie, un ami n'est point déplacé dans ces aventures. Là où il s'agit de l'honneur ou de la

tranquillité, là où il faut combattre avec une plume ou avec une épée, il est bon d'avoir un second choisi selon son cœur.

J'aurais eu mauvaise grâce de me refuser à cette invitation, et nous partîmes, Duligneul et moi, pour la rue Trousse-Vache, où devait se trouver le domicile indiqué.

Nous parvînmes, non sans beaucoup de peine au cinquième étage d'une maison sale, sombre et infecte, et une étiquette placardée sur une porte noire, où l'on lisait: Pattemenue, homme d'affaires, nous apprit l'endroit où nous devions frapper. Un petit homme jaune et replet, orné d'une barbe de huit jours, d'un bonnet de soie noire avec un ruban jaune, et

d'une redingotte assez ample, et qui cachait l'absence du vêtement nécessaire, nous ouvrit la porte. Malgré son honorable profession le pactole ne semblait pas rouler sous la mansarde de M. Pattemenue. Un pot à beurre en guise de fontaine épuratoire, un lit ou plutôt un hamac, quelques chaises, un vieux fauteuil, une commode de bois de Gaillac, un large chiffonnier, composaient ce magnifique ménage.En deux mots nous lui apprîmes le sujet de notre visite. Accoutumé probablement à ces aspects imprévus, M. Pattemenue alla de son côté droit au fait, demanda à Duligneul l'état futurs de ses biens, ses espérances, et la situation des propriétés de ses père, mère, oncle, consins et cousines, et finit

enfin par ces paroles : vous n'ignorez pas, messieurs, que les circonstances difficiles où nous nous trouvons jettent une inertie bien grande dans le commerce; les prêteurs, car moi je ne suis là-dedans que médiateur, exigent d'abord des garanties, puis écoulent, comme de raison, dans ces transactions particulières, des lots de marchandises. Si les renseignemens sont bons, et je n'en doute pas; voici donc ce que je pourrai vous offrir pour une lettre de change de mille écus que vous me souscrirez : 1° huit douzaines de bonnets de coton, première qualité; 2° 24 paquets de chandelles des six à la livre; 3° un piano d'Erard; 4° 52 aunes de moquette; 5° 80 rouleaux de papiers de tenture; 6° une

demi-feuillette de vin de Madère; 7° 18 volumes de l'Encyclopédie ; 8° 22 aunes de draps de Louviers ; 9° un fusil de chasse à deux coups de Charleville. Comme vous paraissez désirer outre cela un peu d'argent, on vous livrera cent cinquante francs en espèce. Voyez, messieurs, si cela vous convient, j'irai voir les personnes et demain, la réponse étant favorable, les objets et l'argent vous seront livrés.

A ces détails iniques je ne pus m'empêcher de rire en me rappelant l'excellente scène de l'Avare. Duligneul, sur les épines de voir proroger jusqu'au lendemain et le fatal marché et la livraison des marchandises, se retira presque désespéré, et je le suivis.

Le lendemain à six heures du matin nous étions rue Trousse-Vache. Notre usurier nous attendait : j'ai le bonheur de vous annoncer, nous dit-il d'un air allègre, que les informations étant bonnes, j'ai l'ordre du capitaliste, de contracter avec vous. Maintenant, messieurs, je pense que vous n'avez aucune envie de garder les marchandises qui vous sont échues; je vous menerai chez un honnête marchand qui vous les achetera en conscience et en bloc. Nous le suivîmes.

Duligneul fit sa lettre de change de mille écus ; il reçut cent cinquante francs écus, vendit les bonnets, les chandelles, le piano, le fusil, etc., treize cent cinquante francs, sur lesquels il donna cinquante francs pour

primes et honoraires à l'honnête Pattemenue, et tout fut terminé.

Qu'avez-vous fait là, mon cher Duligneul ? lui dis-je en sortant, n'êtes-vous pas la dupe du plus infâme et du plus détestable trafic ? Que voulez-vous, mon cher Gustave, me dit-il, on lasse les amis, on fatigue les protecteurs; soyons plutôt dupés par les fripons, que rebutés par les honnêtes gens. Le manque d'argent est une terrible maladie, et on fuit plus de nos jours l'homme qui en est atteint, qu'un lépreux ou un pestiféré. Est-ce la faute des mœurs ? est-ce la faute des hommes ? Je n'en sais rien ; mais cela est, et il faut s'y conformer. Je n'avais rien à répondre, Duligneul avait raison.

## C'EST LUI!

Il marche la tête levée, ses yeux se promènent circulairement autour de lui, il a le teint hâve, et l'âge semble lui imprimer avec ses griffes d'acier, des rides de honte et d'ignominie sur le front. Couvert d'un vêtement grisâtre, couleur de muraille, il se glisse plutôt qu'il ne marche, il rampe plutôt qu'il n'avance, il porte à la main droite un lourd bâton, et son poignet gauche caché sans cesse dans sa man-

che, en serre un papier plié et un crayon à ressort. Où il se trouve six personnes, il fait la septième; c'est lui qui se tient contre le moyeu de ce char brisé, ou contre le brancard de cet homme écrasé. Un cabriolet, de quelque rapidité qu'il fasse preuve, ne pourra faire échapper à sa vue les gens qu'il emporte. Il reconnaîtrait la physionomie d'un guerrier sous un bonnet de coton, le nez d'une vestale sous un cachemire, les ongles d'un Iman sous un Quiroga, les yeux d'un académicien sous la perruque de Voltaire.

Le galop d'un cheval, l'explosion d'une fusée, le jargon d'un Flamand, lui feraient tourner la tête à cinquante pas. Sans être gai, il ne man-

que pas une fête; sans aimer les cafés, il les fréquente tous; sa place est réservée à l'Ambigu comme à l'Opéra, à la salle d'escrime comme à celle du concert; il dévisage le bout d'un fleuret comme le geste d'un jeune premier. Jamais il ne parle; il glousse, il murmure, il vous marche sur le pied sans demander excuse, il vous coudoye sans proférer un pardon. Son aspect importun, effraye, déchire l'âme, et il n'a pourtant ni tache de sang sur sa capotte, ni poignard à la main, ni pistolets à la ceinture. A peine ose-t-on toucher un objet qu'il aura pris, on frissonnera de lire des lignes qui ont paru l'occuper. Quel est donc cet homme, cet homme horrible? Est-ce le valet du bourreau?

Est-ce un échappé des tortures maritimes ? — Non, c'est lui. — Qui ? — Lui, vous dis-je. — Mais encore ? — Taisez-vous.

FIN.

# TABLE

# DES MATIÈRES

Pages.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 04324634 8